

# LE GRAND-PAPA GUÉRIN,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR

MM. LAURENCIN ET A. DE CEY;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase Dramatique,  
le 20 octobre 1838.

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

LE PÈRE GUÉRIN.....	M. BOUFFÉ.
JOURNET, son gendre.....	M. TISSERANT.
VERNIER, homme d'affaires.....	M. KLEIN.
RENAUD, ancien associé de Guérin.....	M. AMBROISE.
CHARLES, cousin de Renaud, clerc de Vernier.....	M. SYLVESTRE.
LOUISE, fille de Journet.....	M <sup>me</sup> GRASSOT.
SUZANNE, gouvernante de Renaud.....	M <sup>me</sup> JULIENNE.
LUCIEN, fils de Journet (huit ans).....	M <sup>lle</sup> AMÉDÉE LUTHER.

Au premier acte, chez Journet, faubourg Saint-Jacques; au deuxième acte, chez Renaud.

## ACTE PREMIER.

Une salle donnant sur une cour; porte au fond; portes latérales. — A gauche une table, papier, plumes, etc.

### SCÈNE I.

LOUISE, LUCIEN.

LOUISE, assise, et faisant lire Lucien dans un livre qu'elle tient sur ses genoux.

Eh bien... après... allons donc, Lucien.

LUCIEN, lisant avec hésitation.

« Le... le... prin... temps... est la... la...

LOUISE.

« saison... » Mais voyons donc, monsieur; je vais me fâcher si vous ne faites pas attention... « la saison... »

LUCIEN.

Ah! bien non... c'est trop long aussi... Grand-papa Guérin ne m'en fait jamais lire tant que ça.

LOUISE.

Grand-papa est trop bon.. il vous gâte.. il vous laisse faire tout ce que vous voulez.

LUCIEN.

J'aime mieux aller prendre une leçon avec lui dans la cour.

LOUISE, le retenant par le bras.

Du tout, monsieur... vous iriez encore le tourmenter... le fatiguer... voyons... voyons.

LUCIEN, résistant.

Ah! bien non... ah! bien non... je ne veux

pas... je dirai à grand-papa que tu m'as fait pleurer.

LOUISE.

Et moi je lui dirai que vous êtes un entêté, un mauvais sujet... un paresseux qui ne veut rien apprendre... rien faire.

LUCIEN prend sa corde et saute.

Hein?... ça m'ennuie.

LOUISE, allant à lui.

Qu'est-ce que c'est? (Elle court après lui dans la salle.) Lucien... voulez-vous venir ici... tout de suite?... Donnez-moi cela.

LUCIEN.

Non... je vais appeler grand-papa.

(Il sort par le fond.)

### SCÈNE II.

LOUISE; CHARLES, entrant par la droite.

CHARLES.

Mademoiselle...

LOUISE.

Ah! c'est vous, monsieur Charles.

CHARLES.

Oui, mademoiselle... j'allais chez mon patron... et je me suis dit: Puisque me voilà dans

la rue du Faubourg-Saint-Jacques... il faut que j'aille m'informer... Et... depuis hier... vous vous êtes toujours bien portée, mademoiselle ?

LOUISE.

Très bien.

CHARLES.

Et M. votre père... M. Journet ?

LOUISE.

Il est au fond de la cour, dans son chantier.

(Elle s'assied.)

CHARLES.

Avez-vous eu la bonté de lui parler de... de ce que vous savez ?

LOUISE.

Je n'ai pas osé... Et vous, avez-vous parlé à votre parent ?

CHARLES.

Je n'ai pas osé non plus... et pourtant hier, en sortant d'ici, j'étais bien décidé. Votre vue m'avait donné un courage ! au point que Suzanne, la vieille gouvernante de mon cousin, s'en est aperçue, et qu'elle m'a dit en m'ouvrant la porte : « Qu'est-ce que vous avez donc, monsieur Charles ? comme vous êtes pâle ! — Ça ne vous regarde pas, mademoiselle. » Je l'appelle toujours mademoiselle pour la vexer ; ça l'humilie, et je la déteste tant... une méchante femme, intéressée, qui a bien envie de me subtiliser la succession de mon cousin.

LOUISE.

Ah !

CHARLES.

Elle est capable de tout... Alors je suis entré chez mon cousin, un peu ému, mais bien décidé à lui dire : « Mon cousin, j'aime mademoiselle Louise Journet ; je voudrais devenir son mari... Vous êtes riche... je n'ai rien ; mais je suis votre seul parent, et si c'était un effet de votre cœur généreux de m'avancer sur votre succession... » Tout-à-coup j'entends une grosse voix derrière moi : « Ah ! c'est toi, Charles ! » Je me retourne, c'était lui... dans un fauteuil... moi qui le croyais malade dans son lit... ça m'a tellement saisi que je n'ai plus osé... s'il avait été plus mal j'aurais osé... mais il était mieux, et je n'ai... j'ai eu peur.

LOUISE.

Pourquoi donc ?

CHARLES.

Ah ! je vais vous dire : naturellement mon cousin n'est pas méchant ; mais il a des *chagrins intérieurs*... des *choses très cachées* qui lui donnent de l'humeur... et alors pas possible de l'aborder... il ne vous donnerait pas un sou... et pourtant il peut se flatter d'en avoir... Vingt-cinq mille livres de rente qu'il a gagnées à bâtir des maisons ! N'importe, il est dur... serré...

LOUISE.

Vraiment !...

CHARLES.

Excepté lorsqu'il est malade... et je dois dire à sa louange qu'il l'est presque toujours... des rhumatismes, disent les uns... la goutte, disent les autres... il y en a même qui prétendent que c'est tous les deux. Mais vous, M. votre père qui se porte bien, et qui vous aime tant, vous ne devez pas craindre de lui parler.

LOUISE, soupirant.

Ah ! son caractère a bien changé aussi, depuis quelque temps surtout.

CHARLES.

Comment, M. Journet ?...

LOUISE.

C'est tout au plus s'il vous adresse la parole... il est sombre... triste... brusque... Pauvre père ! ses affaires vont si mal... il est si tourmenté !..

CHARLES.

Eh bien ! je m'en doutais... oui, quand j'ai vu votre père venir si souvent chez M. Vernier... l'homme d'affaires de mon cousin... chez qui je suis employé... j'ai dit : Ça va mal... car on ne s'adresse guère à M. Vernier que lorsqu'on ne peut plus faire autrement... Après ça, comme on dit :

« Il faut des époux assortis... »

Je n'ai rien, ni vous non plus.

LOUISE, avec effroi, montrant le jardin.

Chut...

CHARLES.

Qu'est-ce que c'est ?... M. Journet ?

LOUISE.

Non... mais je croyais avoir entendu la voix de grand-papa.

CHARLES.

M. Guérin... ah ! voilà un bon vieux homme encore, et d'un caractère jovial, pour son âge... un homme qui a... oh ! oui... il doit avoir plus de quatre-vingt-dix ans, pas vrai ?

LOUISE.

Grand-papa... du tout... il n'a pris ses soixante-seize ans qu'avant hier.

CHARLES.

Que ça ? Après ça vous me direz... soixante-seize ans... c'est encore assez joli ; et moi, qui vous parle... je voudrais les avoir... (se reprenant.) plus tard... beaucoup plus tard... Et sa bonne humeur donc !... c'est-à-dire que lorsqu'il joue avec le petit Lucien, votre frère... vrai, ça me fait envie : si je n'avais pas honte de m'amuser comme un enfant, à vingt-trois ans, je jouerais avec eux. (Il regarde par la porte.) Tenez, tenez, encore, là-bas... regardez... (Poussant un cri.) Oh !... j'ai cru qu'il tombait.

LOUISE.

Ciel ! grand-papa ?

CHARLES.

Non, non, Lucien le retient ; ils recommen-

cent; ils rient tous deux... Ce bon vieux... ah çà! il ne se doute donc de rien?

LOUISE.

Non, et c'est pour cela que je craignais qu'il ne vous entendit. Grand-papa a déjà remarqué plusieurs fois l'air préoccupé de mon père... et pourtant nous faisons notre possible pour qu'il ne s'aperçoive pas de notre embarras... il est si bon... si délicat... il s'imaginerait qu'il nous est à charge... et alors je ne sais pas ce qui arriverait.

CHARLES.

Oui, oui, je comprends.

LOUISE.

Heureusement, grand-papa est si confiant, si facile à tromper... voilà ce qui l'a perdu... sans cela il serait riche aujourd'hui.

CHARLES.

Bah!

LOUISE, avec mystère.

Oui, je l'ai quelquefois entendu causer de cela avec mon père... Grand-papa... il y a bien long-temps de cela... avait recueilli chez lui un jeune homme, dont il fit plus tard son associé... dans des entreprises... des constructions...

CHARLES.

Des constructions aussi... tiens, comme mon cousin.

LOUISE.

Et cet associé... l'abandonna... le trompa... je ne sais pas bien... mais grand-papa fut ruiné...

CHARLES.

Ah! ça n'est plus comme mon cousin... qui a deux belles maisons, des maisons à plusieurs étages... même que j'y ai mon cabinet au sixième... dans une... mais n'importe, j'y renonce, il peut les garder... les donner à Suzanne ou à son bon ami Vernier... tout ce que je demande, c'est votre main...

LOUISE.

Oui... mais plus tard.

CHARLES.

Du tout... je cours jusqu'à mon bureau; si M. Vernier est de retour de la campagne, je viens en avertir votre père, comme je le lui ai promis, et je profite de l'occasion pour me déclarer.

LOUISE.

Oh! non.

CHARLES.

Si fait... je suis très décidé... il n'y a pas... il n'y a pas... je vous déclare que je me déclare... (On entend Guérin.) Tenez, voici votre grand-papa... je commence par lui.

LOUISE.

Non, plus tard, vous dis-je.

CHARLES.

Eh bien!... c'est bon... puisque vous le voulez... j'attendrai; mais enfin... suffit.

ENSEMBLE.

Ata du Rocher de Saint-Malo.

LOUISE.

Ah! sachez vous taire;  
Prudence, mystère!  
Sur tout cela taisons-nous;  
Je compte sur vous.

CHARLES.

Je saurai me taire,  
Mais bientôt, j'espère,  
Viendra le moment si doux  
Où j' s'rai votre époux.

LOUISE.

Quand le sort frappe mon père, ..  
Au bonheur puis-je songer?  
Sa peine... un devoir sévère  
M'oblige à la partager.  
Du ciel attendons l' secours,  
Il nous doit de meilleurs jours.

ENSEMBLE.

LOUISE.

Mais sachez, etc.

CHARLES.

Je saurai, etc.

(Il sort par la droite.)

### SCÈNE III.

LOUISE, puis GUÉRIN et LUCIEN.

LOUISE.

Ce bon monsieur Charles... il m'aime tant... Ah! pourquoi faut-il?...

GUÉRIN, au milieu d'un cerceau que Lucien tire.

Lucien... assez... Voyons, Lucien, finissons et laisse-moi.

LUCIEN le laisse et s'éloigne.

Oui, grand-papa.

GUÉRIN, à Louise.

Louise, débarrasse-moi un peu. (Louise l'aide à sortir du cerceau.—A Lucien.) Il ne s'agit pas de dire: Oui, grand-papa, et de se sauver... il faut l'écouter... Eh bien! où est-il? Louise, arrête-moi ce petit drôle-là... je t'en prie, ma fille... Si j'avais encore mes jambes de quinze ans, tu verrais, mauvais sujet... (Lucien se sauve et tourne autour d'une table, il va sortir.) Lucien, ne sortez pas... vous savez ce que je vous ai promis si vous étiez sage!

LUCIEN.

Quoi donc?

GUÉRIN.

Ces belles choses que tu me montrais hier dans ce superbe magasin... et puis, à côté, chez M. Dufour, le confiseur.

LUCIEN.

Ah oui... une princesse peau d'âne et des bayadères en chocolat...

LOUISE.

Comment! grand-papa, vous allez encore vous mettre en dépense pour ce vaurien!

GUÉRIN.

Qu'est-ce que tu veux, ma fille... puisque cet enfant a dans l'idée de manger une princesse peau d'âne et des bayadères en chocolat... je ne puis pas lui refuser ça... mais c'est à condition (il tire ses lunettes et les essuie.) qu'il prendra une bonne leçon d'écriture.

LUCIEN.

Eh bien! non... tantôt.

GUÉRIN; il met ses lunettes sur la table.

Tantôt... tout de suite... c'est ça.. Allons, Lucien, soyons gentil... Tu as voulu jouer au cerceau, nous avons joué au cerceau; tu as voulu jouer à la balle, nous avons joué à la balle; nous avons même cassé un carreau... maintenant (il va prendre du papier et une plume. — Lucien prend les lunettes, se les met et regarde dans la salle; il les ôte, les essuie et les remet plusieurs fois.) nous allons jouer à une autre chose... pour nous reposer... Eh bien! où sont mes lunettes? il me semblait pourtant... Louise, tu ne les as pas vues?

LOUISE.

Non, grand-papa. (Elle les cherche.) Vous les aurez peut-être oubliées dans la cour.

GUÉRIN.

Non, voilà l'étui...

LOUISE.

Ou Lucien les aura encore cachées afin que vous ne puissiez pas lui donner sa leçon.

GUÉRIN.

Ah! par exemple! je voudrais bien voir ça...

LOUISE, montrant Lucien.

Et tenez... tenez...

GUÉRIN.

Ah! c'en est trop!... Lucien, venez ici tout de suite, que je vous corrige!

LUCIEN.

Merci, non... grand-papa.

GUÉRIN, frappant du pied d'un air menaçant.

Monsieur Lucien!...

LUCIEN, l'imitant.

Monsieur grand-papa!...

GUÉRIN, riant.

Ah! ah! ah! Louise, regarde-moi donc un peu ce garnement-là... ah! ah!...

LOUISE, bas.

Ne riez donc pas, grand-papa... ça l'encourage.

GUÉRIN.

Que veux-tu! c'est plus fort que moi... ça me rappelle mon temps... j'avais une tête aussi... quand il s'agissait de plaisir... brrr!... les livres, l'écriture... j'envoyais tout promener.

LOUISE.

Il ne faut pas dire ça devant lui.

GUÉRIN.

C'est juste... (Prenant un air grave.) Allons, monsieur, commençons... Soyez sage, ou plus de polichinelle... de princesse peau d'âne ni de bayadères... plus rien.

LUCIEN.

Oh! vous dites ça, mais vous me les donnez tout de même.

GUÉRIN, à Louise.

Hein! comme il me connaît!... Viens ici que je t'embrasse... Venez donc, monsieur, ou je ne vous aimerai plus.

LUCIEN, accourant.

Ah! grand-papa!...

(Il l'embrasse et se met sur ses genoux.)

GUÉRIN.

A la bonne heure!.. Je n'ai qu'à ne pas le contrarier, j'en fais tout ce que je veux.

LOUISE.

Certainement... de cette manière-là.

GUÉRIN.

Il faut savoir élever les enfants. — Mes lunettes. (Lucien lui met ses lunettes.) — Il est très adroit, cet enfant-là; il fait tout ce qu'il veut de ses mains. C'est ça... Où en étions-nous restés hier...

LUCIEN.

Aux i grecs et aux z.

GUÉRIN.

Très bien. (Cherchant.) Que sont donc devenues les deux feuilles d'hier... les exemples...

LUCIEN.

Ah! oui... attendez, grand-papa...

(Il va chercher dans un coffre d'où il tire des toupies, un violon, un tambour, et autres jouets qu'il pose çà et là.)

GUÉRIN.

Où va-t-il... qu'est-ce qu'il fait... je te demande les exemples.

LUCIEN, lui apportant une grande cocotte.

Voilà les i grecs.

GUÉRIN.

Ça, les i grecs?.. Avez-vous vu, à présent... il va me faire une poule avec les i grecs... Ça n'est pas mal fait pour un enfant de cet âge-là.

LUCIEN, apportant un tambour, et lui montrant les feuilles servant de peau.

Et puis les z.

GUÉRIN.

Comment, monsieur, c'est ainsi que vous arrangez...

LOUISE.

Quand je vous dis, grand-père, que c'est un paresseux qui ne saura jamais rien faire.

GUÉRIN.

C'est pourtant vrai... Fi! monsieur, c'est très mal; croyez-vous donc que votre père ait le moyen de vous nourrir... de vous habiller à ne rien faire... vous le croyez bien riche, peut-être?... eh bien, non!... vous vous trompez.

(bas à Louise.) il n'y a pas de mal à lui faire accroire... (haut.) pas du tout, il ne l'est pas... et s'il ne travaillait pas jour et nuit...

LOUISE, à part.

Il ne sait pas dire si vrai !

GUÉRIN.

Répondez... que deviendriez-vous?... Au lieu qu'en étudiant, en travaillant... (Le voyant corder sa toupie.) Mais fais donc attention, ce n'est pas de ce côté... par-là par-là donc!... (Il la lui prend.) Donne un peu... voyons... car ça ne sait pas même corder une toupie, à son âge... fi ! c'est honteux... Tiens, regarde-moi bien... vois-tu, on la prend ainsi... et puis... on mouille la mèche... (Changeant de ton.) Vois-tu bien, mon enfant... il faut s'occuper quand on est jeune. (Lui montrant ce qu'il fait.) Tu fais bien attention, n'est-ce pas ?

LUCIEN.

Oui, grand-papa.

GUÉRIN.

Il faut s'instruire.

LUCIEN.

Oui, grand-papa.

GUÉRIN.

Oui, oui, grand-papa... tu dis ça... mais tu ne penses qu'à t'amuser... et quand je veux te donner une leçon, tu ne m'écoutes pas.

LUCIEN, suivant attentivement ce que fait Guérin.

Si fait, grand-papa.

GUÉRIN.

Là... voilà ce que c'est.

LUCIEN.

Ah ! donnez grand-papa, donnez, à présent.

GUÉRIN.

Eh ! non... est-ce que tu saurais... tire-toi de là... tire-toi donc, que je te montre.

LOUISE.

Comment, grand-père, vous avez la complaisance...

GUÉRIN.

Pourquoi pas ? parceque je suis vieux?... qu'est-ce que ça fait... il me semble que j'y suis, il n'y a pas quinze jours. Tiens, vois-tu, on la tient comme ça, et puis on la jette... tiens, vois-tu ?

(Il lance la toupie. — Lucien prend la caisse et frappe dessus, en criant à la porte du fond.)

LUCIEN.

Entrez... entrez, messieurs et mesdames... vous verrez grand-papa Guérin qui joue à la toupie.

GUÉRIN, tenant toujours sa toupie.

Qu'est-ce qu'il dit?... qu'est-ce que ce petit drôle-là crie, à présent ! veux-tu bien te taire !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JOURNET.

JOURNET, en dehors.

Eh ! ça suffit... j'ai bien entendu... laissez-moi tranquille.

(On entend une querelle.)

LOUISE.

Mon père ! ah ! mon Dieu ! et tout ceci...

(Elle se lève et ramasse les jouets.)

JOURNET, au fond.

Allez au diable ! (Entrant.) Les insolents... Leur argent... si j'en avais... ils l'auraient déjà. (Apercevant Guérin.) Ah ! c'est vous, mon père... Comment allez-vous, ce matin ? (Voyant le désordre.) Eh bien ! qu'est-ce que c'est?... (A Louise.) Louise, que signifie tout ce désordre ?

GUÉRIN.

Qui... ce... Ah ! oui... je vais te dire... le petit a voulu... et alors, Louise...

JOURNET, posant ses papiers sur la table et les examinant avec préoccupation.

Ah ! oui, Lucien... Louise... c'est cela... on joue ici... n'est-ce pas?... on s'amuse sans s'inquiéter du reste ! Car enfin, que fait Lucien ici?... pourquoi n'est-il pas à l'école ?

GUÉRIN.

Ça... ce n'est pas sa faute... il voulait... c'est moi... Je me suis levé tard... et puis le déjeuner... le temps passe si vite. Sans ça... il y serait déjà...

JOURNET.

Oh ! oui !

GUÉRIN.

Certainement, un enfant qui adore les livres... l'étude.. Pas vrai, Lucien, que tu aimes la lecture ?

LUCIEN.

Ah ! bien non.

GUÉRIN, bas à Lucien.

Veux-tu te taire !

JOURNET.

Vous l'entendez ! petit drôle ! venez ici...

GUÉRIN.

Eh non ! il a mal compris la question. (Bas à Lucien.) Va-t'en vite...

JOURNET.

Non, laissez-moi... permettez...

GUÉRIN.

Eh ! non... ce n'est pas là ce qu'il voulait dire. (Bas à l'enfant qui se cache derrière lui.) Mais va-t'en donc !

(Lucien se sauve par le fond.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, moins LUCIEN.

JOURNET.

Vous avez tort de le soutenir, de le gâter.

GUÉRIN, à part.

Va, gronde, gronde à présent tant que tu voudras, mon cher ami, ça m'est égal...

JOURNET .

Vous devriez le corriger.

GUÉRIN , à part.

Oui, prends garde que j'aïlle.. pauvre ange..

JOURNET.

Si vous ne le faites pas... ce sera moi.

GUÉRIN , à part.

Oui, viens-y... touches-y... à cet enfant...  
je te le défends bien...

JOURNET.

Enfin, vous avez vu quand je suis entré... est-ce ainsi qu'on tient une maison... j'aurais vingt mille francs de rente...

GUÉRIN.

Oh ! ça... les jouets... mon garçon... ça ne te regarde pas... c'est moi... c'est sur ma bourse... sur ma pension.

JOURNET.

Votre pension...

LOUISE , bas à son père.

Mon père !

JOURNET.

C'est égal... je vous demande un peu... si ces ouvriers qui m'ont poursuivi jusqu'à ma porte pour réclamer leur argent étaient entrés ici.

GUÉRIN.

Eh bien ! tu les aurais payés , et voilà tout.

JOURNET.

Payés, payés !..

GUÉRIN.

Certainement, les ouvriers... on les paye et tout est dit.

JOURNET.

C'est facile à dire... mais...

GUÉRIN.

Allons, allons... voilà que tu vas encore te fâcher... depuis quel temps... tu...

JOURNET , avec effusion.

Ah !... ce n'est jamais contre vous du moins... vous le savez bien ?... Mais en ce moment... j'ai un peu d'humeur... je suis contrarié...

GUÉRIN.

A cause du petit.

JOURNET , à part.

Plût à Dieu que je n'eusse pas d'autre chagrin.

GUÉRIN.

Sois tranquille... je veillerai... il n'a pas l'air d'aimer le travail... mais le fait est... tiens, je suis sûr qu'en ce moment il étudie... tranquillement. ( On entend un carreau qui se brise en dehors, une balle entre et bondit dans la salle. ) Ah ! mon Dieu ! ça fait deux.

JOURNET , se levant.

Encore ! ah !

( Il veut sortir. )

GUÉRIN.

Non, laisse-moi faire... je vais...

JOURNET.

Louise, va le chercher.

GUÉRIN.

Louise, je te le défends...

JOURNET.

Mon père...

GUÉRIN.

Tu n'iras pas... laisse-moi faire... je vais l'arranger... Ah ! petit drôle... je suis d'une colère... attends... attends...

( Il sort par le fond. )

## SCÈNE VI.

JOURNET, LOUISE.

JOURNET , haussant les épaules.

Oui, c'est cela... allez... ( A Louise. ) Et toi, que fais-tu là... as-tu aussi quelques ordres à donner !..

LOUISE.

Moi, mon père... non.

JOURNET.

C'est heureux, vraiment... on dirait que chacun ici prend à tâche de m'irriter... l'enfant d'un côté, le vieillard de l'autre... il faudra bien que tout cela finisse pourtant...

LOUISE.

Ah ! je vous en prie... si grand-papa vous entendait...

JOURNET.

Eh ! parbleu !..

LOUISE , lui fermant la bouche.

Ah ! mon père !..

JOURNET.

Allons, c'est bien , je me tairai...

LOUISE.

Mon Dieu ! qu'avez-vous donc ? que vous est-il arrivé pour nous parler ainsi ?

JOURNET , lui prenant la main.

Hein ! comment... des larmes... toi, Louise... ma fille... ma bonne Louise... et c'est moi... Louise... je t'en prie... j'ai eu tort... Oh ! si... mais... j'ai tant de chagrins !

LOUISE.

Oh ! il y a long-temps que je l'ai deviné... ces créanciers qui vous tourmentent... ces privations, ce travail sans relâche que vous vous imposez... mais tout cela aura un terme.

JOURNET , avec découragement.

Hier encore... je l'espérais comme toi... mais aujourd'hui...

LOUISE.

Comment ?

JOURNET.

Tu sais que l'an dernier deux entrepreneurs auxquels j'avais fourni des matériaux ont manqué ; patrimoine, économies, tout me fut enlevé... tout !.. Relégué ici, dans ce faubourg, je croyais qu'au moyen de mon travail... je pourrais rétablir mes affaires ; mais de nouvelles pertes sont venues redoubler mes embar-

ras... C'est en vain que j'ai lutté avec courage. Enfin, ce matin les ouvriers de ma carrière (je dis : ma carrière, elle ne m'appartient même pas) sont venus me déclarer qu'à moins d'un fort à-compte sur ce que je leur dois ils allaient abandonner l'ouvrage ; j'ai fouillé dans ma bourse, je leur ai donné jusqu'à mon dernier écu... mon dernier !... entends-tu ?

LOUISE.

Eh bien ?

JOURNET.

Eh bien... ils l'ont pris !.. puis ils on dit que ce n'était pas assez, et ils sont partis.

LOUISE.

Eh bien, mon père, je travaillerai tout le jour, toute la nuit, s'il le faut.

JOURNET.

Pauvre enfant ! que peut ton travail dans notre position ?.. Car vois-tu, je n'ai rien, plus rien... si fait, j'ai quatre personnes à nourrir... et comment ? car j'en suis là !

LOUISE.

Oh ! mon Dieu ! nous sommes pauvres à ce point ?.. Ne le dites pas au grand-père... il nous aime tant... il en mourrait ! D'ailleurs on peut d'un jour à l'autre recommencer à lui payer sa pension de six cents francs.

JOURNET.

Ah bien oui !... une pension qu'on ne sert plus depuis six mois ! Si nous n'avions que cette ressource pour sortir d'embarras...

LOUISE.

Vous espérez donc ?

JOURNET.

Oui, mais quelle espérance !.. la pitié d'un usurier... M. Vernier... Et puis, ce n'est pas tout encore... j'ai laissé protester un billet, et demain, peut-être... les huissiers...

LOUISE.

Des huissiers ! mais, mon père, puisque vous pensez que M. Vernier...

JOURNET.

Je lui dois déjà beaucoup, et c'est à peine si j'ose affronter un refus, car il me refusera... Ah ! s'il s'agissait de prêter à quelque dissipateur, toutes les bourses me seraient ouvertes... mais un pauvre entrepreneur, un ouvrier, un père de famille qui n'a que ses bras... rien pour lui...

AIR : Quel art plus noble et plus sublime.

L'honnête homme dans l'existence  
N'a qu'un lot : travailler, souffrir...  
C'est au ciel qu'est son espérance...  
Mais pour l'atteindre il faut mourir.  
Il part, pour lui plus de misère,  
Car là-haut le bonheur l'attend...  
Les fripons restent sur la terre,  
C'est pour cela qu'on en voit tant.

Allons, il faut pourtant se décider... aller chez M. Vernier... pourvu qu'il soit de retour... ( Il

va à droite.) Eh ! mais je ne me trompe pas... c'est son commis que j'aperçois.

LOUISE.

M. Charles.

JOURNET.

Lui-même... et je saurai...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CHARLES.

JOURNET, à Charles.

Eh bien, M. Vernier ?...

CHARLES.

Arrivé ce matin... Je lui ai remis votre lettre.

JOURNET.

Qu'a-t-il dit ?

CHARLES.

Rien.

JOURNET.

Rien !

CHARLES.

C'est-à-dire... je ne sais pas... il est possible qu'il ait dit quelque chose ; mais j'avais des papiers à porter, et j'en ai profité pour venir tout de suite vous annoncer son retour.

JOURNET, à part.

Tout espoir n'est pas perdu. (Haut.) C'est bien, je vous remercie.

CHARLES.

Il n'y a pas de quoi, monsieur Journet.

JOURNET, à Louise.

Si les ouvriers revenaient... ou le porteur du billet, tu ferais attendre.

LOUISE.

Oui, mon père.

CHARLES.

Vous ferez bien de vous hâter, car le patron pourrait sortir.

JOURNET.

En effet... (A part.) Allons... encore cette tentative, elle me réussira peut-être.

( Il sort précipitamment par la porte à droite. )

SCÈNE VIII.

CHARLES, LOUISE.

CHARLES.

Il est parti... Savez-vous, mademoiselle Louise, que M. votre père a l'air encore plus... c'est-à-dire, encore moins... content.

LOUISE.

C'est que tout va mal ici, mon pauvre monsieur Charles... si M. Vernier ne consent pas à faire de nouvelles avances à mon père...

CHARLES.

Oh ! il consentira... d'ailleurs il vient de m'arriver une idée, oh ! mais une idée majeure... je me suis dit tout en courant... parce que c'est

toujours dans ces moments-là que les idées m'arrivent... quand je cours, mon imagination galope... je me suis dit : Puisque mon cousin prête des fonds à M. Vernier qui les reprête à votre père et autres... pourquoi M. Journet n'irait-il pas tout bonnement trouver mon cousin ?

LOUISE.

En effet.

CHARLES.

Hein ? hein ? n'est-ce pas ?.. Qui sait... me suis-je encore dit... M. Journet est la crème des honnêtes gens... mon cousin peut lui avancer pas mal... votre père se relève... il fait sa fortune et me récompense de mon idée en me donnant votre main... hein ?.. cette jolie main-là...

(Il lui prend la main et la baise.)

### SCÈNE IX.

LES MÊMES, GUÉRIN.

GUÉRIN.

Ah ! ah ! tiens, tiens...

LOUISE.

Grand-papa...

GUÉRIN.

Tu ne m'avais pas encore dit ça... je ne savais pas.... il est vrai qu'on apprend à tout âge... (Il salue.) Monsieur, j'ai bien l'avantage... Eh ! mais... c'est le jeune commis de M. Vernier, monsieur Charles !

LOUISE.

Mais oui, grand-papa, c'est monsieur Charles.

CHARLES.

Mais oui, monsieur Guérin, c'est moi.

GUÉRIN.

Je ne dis pas que ce ne soit pas vous... mais ce n'est pas une raison pour... Qui est-ce qui vous a donné la permission de...

CHARLES.

La permission... dam !... c'est vrai... je n'avais pas pensé...

GUÉRIN.

Monsieur !...

CHARLES.

Mais je la demande.

GUÉRIN.

Ah ! c'est déjà quelque chose.

CHARLES, prenant la main de Louise.

Ah !..

GUÉRIN, lui frappant sur la main.

Un instant...

CHARLES.

Puisque j'ai demandé la...

GUÉRIN.

Possible... mais je ne l'ai pas donnée, moi, la...

CHARLES.

Puisque je viens solliciter la main de mademoiselle Louise.

GUÉRIN.

Ah !..

CHARLES.

Et que je lui faisais part d'un projet...

GUÉRIN.

D'un projet ?

CHARLES.

D'un projet... de mariage...

GUÉRIN.

Ah ! alors c'est différent... dès que vos vus sont honnêtes... en avez-vous dit quelque chose à M. Vernier ?

CHARLES.

Pas encore... mais je...

GUÉRIN.

Je comprends, vous vouliez savoir avant si Louise... Eh bien, mes enfants, puisque vous vous aimez, nous arrangerons ça... et le plus tôt possible... car, moi... je n'ai guère le temps d'attendre, voyez-vous... il faudra se presser un peu.

CHARLES.

Oui, c'est ça... pressons, pressons...

GUÉRIN.

Un moment... oh ! oh ! mon cher ami... Voyons, où est Journet que je lui parle...

LOUISE.

Ah ! non, maintenant c'est inutile.

GUÉRIN.

Comment ?

CHARLES.

Ah ! c'est que.... grand-papa.... monsieur Charles n'est pas tout-à-fait libre... et moi... je n'ai pas encore de dot.

GUÉRIN.

Ton père t'en donnera une... et je vais...

LOUISE.

Non, non, ne lui demandez pas.

GUÉRIN.

Pourquoi donc ? il le doit, j'exigerai... ou plutôt je t'en donnerai une, moi.

LOUISE.

Vous ?

CHARLES.

Par exemple !

GUÉRIN.

Sans doute... est-ce que je n'ai pas ma pension de six cents francs ?... je vous la donne... c'est-à-dire pas tout, parce que j'ai de petites dettes à payer d'abord.

LOUISE.

Vous ?...

GUÉRIN.

Eh ! dam... ! qu'est-ce que tu veux ! quand je passe devant une boutique, j'aperçois un joli chiffon pour toi... un beau jouet pour Lucien... je reste là à le regarder à travers les carreaux, je ne puis plus m'en aller... c'est plus fort que moi, j'ai les mains qui me... il faut que je l'achète.



CHARLES.

Quel brave homme!.. quel brave homme!..  
ô brave homme!

GUÉRIN.

Et comme il y a long-temps que je ne vous  
ai rien donné... dès que je me serai acquitté...  
allez donc...

AIR :

Le reste à vous, mes bons amis ;  
Soyez heureux... je vous unis !

CHARLES.

Vous donnez? quoi! vraiment!  
(A part.)

Ce qu'il n'a pas... C'est charmant!  
C'est égal... c'est égal,  
C'est bien plus original.

GUÉRIN.

Aimez-vous, aimez-vous :  
Se bien aimer est si doux !  
Ce bonheur, je le verrai,  
Et ma foi, je rajeunirai ;  
Et je veux, oui, morbleu ! je veux, dans vingt ans,  
Unir encor vos enfants.

ENSEMBLE.

GUÉRIN.

Ce bonheur, je l' verrai,  
De plaisir j' rajeunirai,  
Et je veux dans vingt ans  
Marier encor vos enfants.

LOUISE.

Ce bonheur si désiré,  
Hélas ! n'est pas assuré,  
Et l'amour sans argent  
Est heureux bien rarement.

CHARLES.

Ce bonheur si désiré,  
Hélas ! n'est pas assuré,  
Mais l'amour sans argent  
Est encore un nœud charmant.

CHARLES, ému.

Monsieur Guérin... voyez-vous... ce que vous  
faites là pour nous... merci... jamais... je n'ou-  
blierai... et plus tard nos enfants... je desire  
qu'ils vous ressemblent.

GUÉRIN.

Plus tard... ah ! oui, parceque je disais  
aussi, s'ils venaient au monde comme ça...

CHARLES.

Adieu, monsieur Guérin, je vais faire mes  
courses. (A Louise.) Mademoiselle Louise, je  
suis ému à un point que je ne peux pas dire ;  
ça me rend tout... Brave homme, va... il aurait  
un million qu'il nous le donnerait tout de  
même... Oh ! Dieu ! que je voudrais donc qu'il  
eût un million !... Au revoir, monsieur Guérin ;  
nous presserons toujours ça, pas vrai ?

GUÉRIN.

C'est dit, comptez sur moi.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ce bonheur, je le verrai, etc.

LE GRAND-PAPA GUÉRIN.

SCÈNE X.

LOUISE, GUÉRIN.

GUÉRIN.

Oh ! que je suis donc content ! Voyons, ma-  
demoiselle, vous allez vous marier... ça fait  
toujours rire les jeunes personnes... Riez... riez  
tout de suite.

LOUISE.

Hélas ! ce mariage n'est pas fait.

GUÉRIN.

Comment ça?... puisque je te donne ma  
pension.

LOUISE.

Mais rien ne la garantit... vous ne connaissez  
pas même celui qui vous la fait payer.

GUÉRIN.

Si fait, c'est Lambert, un brave garçon qui  
allait manquer, et que j'ai secouru autrefois de  
ma bourse.

LOUISE.

Hélas ! grand-papa, ce n'est pas M. Lambert,  
mon père lui a écrit pour réclamer des tri-  
mestres arriérés, et...

GUÉRIN.

Eh bien ?

LOUISE.

Et M. Lambert a répondu si durement...

GUÉRIN.

Ce ne serait pas lui !... mais qui donc alors ?

LOUISE.

Nous soupçonnons un autre individu... vous  
savez... ce commis... cet associé contre lequel  
vous avez perdu ce grand procès...

GUÉRIN.

Renaud !... tais-toi ! tais-toi ! le malheureux !  
je l'aimais tant ! et après sa conduite envers moi  
il oserait me jeter ma propre fortune en au-  
mônes ! Je n'en veux pas, je n'en veux pas ; je  
vais dire à M. Vernier que je renonce...

LOUISE.

Non, non, n'allez pas... j'ai voulu voir ce que  
vous pensiez... si vous étiez toujours irrité  
contre lui.

GUÉRIN.

Si je le suis ! un ingrat que j'avais recueilli...  
que j'avais... oh ! je ne lui pardonnerai jamais !  
et plutôt que d'avoir recours à lui, j'aimerais  
mieux... oui... j'aimerais mieux mourir de  
faim.

LOUISE.

Allons, allons, grand-père, calmez-vous  
donc... encore une fois, il ne s'agit pas de lui...  
c'est M. Lambert qui vous paie.

GUÉRIN.

Eh bien ! alors, pourquoi me dis-tu... mé-  
chante, qui se permet... C'est vrai, tu sais que  
je ne puis pas entendre parler de ce misé-  
rable...

LOUISE, le câlinant.

Grand-père.

GUÉRIN.

C'est bon... mais je me vengerai; laisse venir le premier quartier, tu verras... j'ai un pressentiment que ce sera bientôt... aujourd'hui, peut-être... Je crois aux pressentiments: oui, ce sera pour aujourd'hui... Lucien va-t-il être heureux!... A propos, voyons un peu. (Il va regarder à la porte.) Non, il est toujours là-bas: je l'ai mis en pénitence à cause du carreau... seulement, pour qu'il ne s'ennuie pas trop, je lui ai bâti une petite maison... avec des tuiles... il arrange ça... il s'amuse; mais si je touche quelque chose, je le consolerais. Je veux que tout le monde soit heureux. (Il va à la porte.) Ce cher Lucien!...

### SCÈNE XI.

LES MÊMES, JOURNET.

JOURNET.

Ah! Louise... ma chère enfant... j'ai réussi.

LOUISE.

Quoi! M. Vernier!...

JOURNET.

M'a promis cent écus... ce n'est pas sans peine... mais enfin il s'est décidé... et je vais pouvoir payer mes ouvriers... continuer mes travaux... M. Vernier sera bientôt ici avec l'argent.

GUÉRIN, qui venait à eux.

Hein!... M. Vernier avec l'argent...

JOURNET.

Oui, beau-père.

GUÉRIN.

Eh bien! Louise, qu'est-ce que je te disais?...

JOURNET.

Quoi donc?

LOUISE, bas.

Oh! rien... rien, mon père.

GUÉRIN.

Quel bonheur!... Ainsi ce n'était qu'un retard. Le semestre est payé, j'aurai ma pension: mes pressentiments me l'avaient dit.

JOURNET, riant.

Ah! vos pressentiments... vous avaient...

GUÉRIN.

Demande à Louise... je lui disais à l'instant: Je suis sûr que la journée ne se passera pas sans que ma pension...

JOURNET.

Mais il ne s'agit pas...

(Il s'arrête sur un geste de Louise.)

GUÉRIN.

Comment! ça ne serait pas?...

(Il réfléchit.)

JOURNET.

Louise, reste ici; je vais réunir mes ouvriers...

GUÉRIN, qui a entendu, à part, avec défiance.

Hein... encore?... Ah ça! mais...

LOUISE, à Journet, qui lui parle.

C'est cela... surtout ne dites pas...

JOURNET.

Sois tranquille... Ce pauvre vieux père!...

GUÉRIN, à lui-même.

Qu'est-ce qu'ils ont donc à chuchoter?... Il faut absolument que je sache...

JOURNET.

Quand M. Vernier sera venu, avertis-moi.

GUÉRIN, le retenant.

Journet... dis donc, Journet... arrête donc... cet argent... il y a une chose qui m'inquiète.

JOURNET.

Eh! quoi donc?... Allons, beau-père, reposez-vous bien, promenez-vous, dormez, ne vous inquiétez de rien... (A Louise.) Tu m'averteras.

(Il sort par le fond.)

### SCÈNE XII.

LES MÊMES, moins JOURNET.

GUÉRIN.

Journet... mais écoute-moi donc... (A Louise.) Louise, viens ici, regarde-moi... Le bon Dieu défend de mentir, ma petite; surtout de mentir aux vieillards... ils sont forcés d'être crédules, ils ne peuvent pas courir après la vérité... Tu me répondras franchement, n'est-ce pas?... Cet argent...

LOUISE.

Encore!... ah! grand-papa, vous ne pensez plus qu'à l'argent; fi! que c'est laid, d'être intéressé!

GUÉRIN.

Tu veux me donner le change... oh! ne me trompe pas!... vois-tu, ce que les yeux ne peuvent plus voir, le cœur le devine... vous êtes gênés.

LOUISE.

Nous! par exemple!

GUÉRIN.

Si fait; dans le commerce il y a des moments... et si vous êtes gênés... il vaudrait mieux me le dire... dans ce cas-là, tout le monde s'aide... je travaillerai..

LOUISE.

Vous!... et vos forces?...

GUÉRIN, touchant son cœur.

C'est vrai... mais, bah!... quand ceci est bon... le reste va toujours... Voyons, où est Journet? il faut qu'il me donne de l'ouvrage.

LOUISE.

Pauvre grand-père!... mais quand je vous dis que c'est inutile... nous sommes toujours à notre aise.

GUÉRIN.

Bien vrai?... tu es sûre?... à la bonne heure...

C'est que, vois-tu, ce n'est pas d'aujourd'hui seulement ; j'avais déjà cru m'apercevoir...

LOUISE.

Quelle idée !

GUÉRIN.

Enfin, puisque tu m'assures... et je te connais, tu ne voudrais pas me tromper.

LOUISE.

Oh ! non, grand-père. (A part.) Dieu me pardonnera ce mensonge.

GUÉRIN.

Ah ! je respire... quel poids de moins sur le cœur !... Quand je vous ai crus pauvres... quand j'ai pensé que je pouvais être pour vous un embarras... un fardeau... il m'est venu des idées !... je ne sais pas où on prend ces idées-là... je voulais mourir.

LOUISE.

Grand Dieu !

GUÉRIN.

Tais-toi donc !... n'aies pas peur... mourir ? moi !... je suis trop heureux pour y penser.

LOUISE, voyant paraître Vernier par la porte à droite.

Dieu ! M. Vernier !

GUÉRIN.

Et tiens... justement ! tous les bonheurs... voilà M. Vernier... voilà ma pension qui arrive... Bonjour, ma pension !

SCÈNE XIII.

LOUISE, GUÉRIN, VERNIER.

VERNIER.

Hein ! la pension ?

LOUISE, qui a cours au-devant de lui.

Dites comme lui... pour lui faire plaisir.

VERNIER.

Ah ! bien, bien. (Haut.) Oui, père Guérin, oui, c'est pour vous que je viens.

GUÉRIN.

Ah ! très bien... je vous remercie.

VERNIER, à Louise.

Voici la somme. (Louise va porter le sac sur le secrétaire.) Et M. votre père ?

LOUISE.

Il va venir.

GUÉRIN, allant au secrétaire.

Nous disons donc... trois cents francs ?

VERNIER.

Hein !... (Louise le retient.) Ah ! je comprends... Oui, père Guérin... Pauvre vieux ! (A Louise.) Mademoiselle Louise, deux mots, s'il vous plaît. (A Guérin.) Vous permettez, monsieur Guérin ?

GUÉRIN.

Comment donc ! faites. (Il s'assied et fait des chiffres sur un calepin.) J'ai mes affaires aussi... allez, allez... je n'y suis pas.

VERNIER, à Louise.

J'ai apporté les fonds... un honnête homme

n'a que sa parole... Il est convenu que vous me rembourserez sur le premier argent que je pourrai toucher pour le grand-père... quant aux intérêts... vous savez?... six pour cent... le taux légal ! Ah !... et puis... j'oubliais... mon petit droit de commission... toujours six pour cent... jamais plus... seulement mes frais de cabriolet... (sa chaussure doit indiquer qu'il a été à pied.) vous concevez... pour aller plus vite... parceque, moi, quand il s'agit d'obliger...

(Il lui parle bas.)

GUÉRIN, calculant.

Quatre-vingt-dix-sept francs ! c'est incroyable... je dois quatre-vingt-dix-sept francs ! j'ai été dissipateur à ce point-là ! Bath ! bath !... ces chers enfants étaient si contents !...

LOUISE, à Vernier.

Mon père connaît vos conditions ?

VERNIER.

Oui, chère fille, et il les approuve... les gens de bien s'entendent toujours. Vous avez les cent écus... il va me faire son billet... je dois avoir un timbre, (il cherche dans son portefeuille.) j'ai l'habitude de me munir...

GUÉRIN, à lui-même.

Maintenant nous disons qu'il restera deux cent trois francs. (Il écrit.) Une chaîne, une croix d'or et un schall pour Louise... c'est la dernière fois... le présent de noces... Quant à Lucien... je suis...

LOUISE, bas à Vernier.

Oh ! attendez !... pas devant moi.

(Elle lui montre Guérin.)

VERNIER, regardant Guérin.

Volontiers... mais le bonhomme ne s'en va pas... Allons trouver votre père... pour terminer nos petits arrangements... Vous êtes peu solvables, j'aventure mes capitaux ; mais, quand il faut obliger je suis là...

AIR :

Il est si doux le plaisir que procure  
Ta loi d'amour !... ô sainte humanité !...  
Et, j'en suis sûr, le ciel avec usure  
Un jour là-haut paiera ma charité.

LOUISE, le reconduisant.

Je remettrai cet argent à mon père...

GUÉRIN, à part, prenant l'argent.

C'est bien pour moi qu'il fut ici remis ;  
A mes enfants bientôt enfin j'espère  
Pouvoir donner ce que je leur promis.

ENSEMBLE.

VERNIER.

Dieu ! qu'il est doux le plaisir que procure, etc.

LOUISE.

Il est bien cher l'argent que nous procure  
Son avarice et sa rapacité ;  
Je doute fort qu'un jour avec usure  
Le ciel là-haut paye sa charité.

GUÉRIN.

Il est à moi! c'est lui qui me procure  
L'heureux moment si vivement souhaité  
D'offrir enfin ces jouets, cette parure,  
Présent du cœur par le cœur accepté.

(Il met l'argent sous sa redingote et cherche à sortir sans être vu.)

## SCÈNE XIV.

GUÉRIN, LOUISE, VERNIER, puis JOURNET.

LOUISE.

Vous sortez, grand-papa?..

GUÉRIN.

Oui... je reviens... je reviens... tout de suite.... (A Journet qui entre.) Ah! te voilà... (A Louise.) Petite curieuse, tu voudrais bien savoir où je vais... tu ne sauras rien!... c'est une surprise... chacun son tour... Adieu!... adieu!..

(Il sort.)

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, moins GUÉRIN.

JOURNET.

Que diable vent-il dire?

LOUISE.

Voici monsieur Vernier... l'argent est là.

(Elle montre le secrétaire.)

JOURNET.

A merveille... merci, monsieur Vernier, de votre exactitude... Au reste... tout va bien... mes ouvriers sont réunis, ils attendent leur décompte... le travail va reprendre, et avec lui l'aisance et la bonne humeur... Je viens chercher le devis de l'architecte, et nous marchons... Dans quelques jours j'aurai complété deux fournitures assez considérables, et dès que j'en aurai obtenu le règlement...

VERNIER.

Très bien... mais en attendant, si vous voulez me faire la petite reconnaissance...

JOURNET.

Comment donc! mille pardons... mais... j'ai la tête... Louise... du papier!

VERNIER, allant à la table avec Journet.

Ce n'est pas la peine... j'en ai apporté... j'ai toujours sur moi... Je n'ai pas besoin de vous dire...

JOURNET.

Oui... oui... comme les autres fois.

(Ils parlent bas.)

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, CHARLES.

CHARLES, entrant vivement.

Monsieur Vernier! monsieur Vernier!

VERNIER.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce qu'il y a?

CHARLES, essoufflé.

Monsieur Vernier... mon... Ah! j'ai tant couru... mon cousin...

VERNIER.

Ah!... mon Dieu... après... Serait-il plus mal?..

CHARLES.

Il vent vous voir... c'est Suzanne qui est accourue elle-même.

VERNIER.

Là... j'en étais sûr... il est plus mal. (A Journet.) Mon cher ami, hâtez-vous.

CHARLES, à Louise.

Il paraît que les affaires vont mieux que ce matin?

LOUISE.

Oui.

CHARLES.

Quel bonheur!

JOURNET, à Vernier qui lit le billet.

Vous voyez.

VERNIER.

C'est fort bien... (A Charles.) Partons, partons vite... je crains... votre cousin est si vif... si impatient... (A Journet.) Au revoir. (A Louise.) Mademoiselle... votre serviteur... Ah! par ici... c'est plus court... et nous prendrons un cabriolet pour aller plus vite... (A Charles qui fait des signes à Louise.) Allons... allons!

(Ils sortent précipitamment par le fond.)

## SCÈNE XVII.

LOUISE, JOURNET.

JOURNET, au fond.

Au revoir. (Descendant la scène.) Et maintenant vite... mes ouvriers m'attendent... Louise, je vais à l'atelier prendre mon livre de solde... prépare l'argent.

(Il entre dans le cabinet à gauche.)

LOUISE.

L'argent! oui... oui... mon père.

## SCÈNE XVIII.

LOUISE; puis GUÉRIN, chargé de jouets.

LOUISE, courant au secrétaire.

Eh bien!.. il n'y est pas!.. où donc grand-papa l'a-t-il mis?.. (Appelant.) Grand-papa!..

GUÉRIN, entrant par la droite.

Me voilà!..

LOUISE.

Dites-moi... L'argent... où est-il?

GUÉRIN, montrant ses emplettes.

L'argent?... le voilà!..

LOUISE.

Grand Dieu!.. vous avez dépensé?..

GUÉRIN.

Tout!... allez donc!... on ne touche pas tous les jours sa pension!... oh! j'ai ta part aussi... Voilà un beau schall... une montre... les ca-deaux de noce!..

LOUISE, tombant assise sur une chaise.

Ah! grand-père!.. qu'avez-vous fait!..

GUÉRIN.

Ah! mon Dieu! qu'as-tu donc, mon enfant?

JOURNET, au dehors.

Louise!..

LOUISE, tressaillant et se levant.

Ah!

GUÉRIN.

Eh bien!... mais répondez-moi... mon Dieu... cet effroi... des pleurs... Louise... ma fille... mais qu'est-ce que c'est donc!.. (Appelant.) Journet!..

LOUISE.

Ne l'appellez pas... ne l'appellez pas.

GUÉRIN.

Pourquoi?.. alors répondez-moi... il y a quelque chose... j'en suis sûr... je veux le savoir... ton père me le dira...

LOUISE, le retenant.

Non! n'y allez pas, grand-père... n'y allez pas... laissez-moi le calmer d'abord... laissez-moi... le préparer, lui apprendre...

GUÉRIN.

Quoi donc?

JOURNET, de même.

Louise! Louise! viendra-t-on enfin!

LOUISE, courant à la porte.

Me voici, mon père!

GUÉRIN.

Je te suis.

LOUISE, se jetant sur la porte qu'elle retient.

Au nom du ciel!... s'il vous voit... il voudra savoir ce qu'est devenu son argent!

GUÉRIN.

Son... comment?..

LOUISE.

Oui... cet argent... ces cent écus, notre dernière ressource...

GUÉRIN.

Achève.

LOUISE.

Pour payer ses ouvriers...

GUÉRIN.

Eh bien?...

LOUISE.

Il les avait empruntés.

GUÉRIN, atterré.

Empruntés!

JOURNET.

Eh bien! Louise!

LOUISE.

Ah!

(Elle se précipite dans le cabinet dont elle referme la porte.)

SCÈNE XIX.

GUÉRIN, seul.

Empruntés... leur dernière ressource... oui... elle la dit... leur dernière ressource... Ah!... ah!... mon Dieu... et moi qui croyais... ainsi ils s'entendaient tous pour me tromper... pour me cacher... ils étaient malheureux... et moi... leur père... mon Dieu... oui je me rappelle à présent... cet air sombre de Journet... ce matin... tantôt... mon Dieu... mon Dieu... (On entend Louise et Journet.) Hein... il parle... il lui demande... oh!... je vais... il faut qu'il sache...

JOURNET, en dehors.

Le malheureux!... je suis ruiné!

GUÉRIN.

Ruiné!

JOURNET.

Qu'il sorte d'ici! qu'il s'en aille!

GUÉRIN, avec un cri.

Ah! il a dit... non, non, j'ai mal entendu... ce serait affreux... Pardonnez-lui, mon Dieu!... c'est la colère, le désespoir; il est si bon fils!

JOURNET.

Non, non... qu'il parte... je le chasse!...

GUÉRIN.

Me chasser! chasser son père!... mais c'est un crime ça!... Eh bien! j'empêcherai qu'il le commette... Je n'ai rien entendu... je m'en vais... (il fait quelques pas, puis s'arrête en regardant vers le cabinet.) sans leur dire adieu... oh! non, je n'en aurais pas la force... et pourtant rester?... Mais... n'as-tu pas entendu Louise? ils sont ruinés par ma faute! et je resterais à leur charge! je dévorerais leur dernier morceau de pain! Jamais! jamais! ah! je serais un égoïste... je serais un lâche... Partons... partons! (Il fait quelques pas et s'arrête.) C'est ici que... et dire que jamais... un baiser, un sourire, un regard... Mon Dieu! ô mon Dieu! donnez-moi la force... (Apercevant Lucien qui accourt du fond.) Lucien! mon enfant... mon cher enfant...

LUCIEN.

Ah! grand-papa, qu'est-ce que tu as donc?

GUÉRIN.

Rien... rien.

LUCIEN.

Mais si... tu pleures!

GUÉRIN.

Je pleure... ah! oui, je pleure... parceque... je vais te dire... il faut... j'ai un petit voyage... il faut que je te quitte, Lucien... Adieu... embrasse ton pauvre grand-père, embrasse-le bien... car... (Il sanglote.) Mais... tu penseras à lui, pas vrai?... quand il ne sera plus là... car il ne sera plus là.

LUCIEN, pleurant.

Ah!

GUÉRIN.

Ne pleure pas, allons... je ne pars pas pour toujours... Tu diras à ton père et à ta sœur que... et tu les embrasseras bien pour moi tous les deux... bien fort comme ça... (Il l'embrasse.) et tu leur diras que nous nous reverrons.

LUCIEN.

Bien vrai ?

GUÉRIN.

Oui... oui... bien vrai... (à part) là-haut... (A Lucien.) Allons, ne pleure pas et laisse-moi... (Cherchant à s'en débarrasser.) Mon Dieu ! comment me séparer de cet enfant ? (Il cherche autour de lui.) Ah ! tiens, regarde donc tout ça... Lucien, regarde donc ce que j'ai apporté... hein ! comme c'est joli !

LUCIEN, avec joie.

Ah ! grand-papa...

GUÉRIN.

Prends... prends... c'est pour toi.

LUCIEN.

Tout ça pour moi ?

GUÉRIN.

Oui.

LUCIEN, sautant de joie.

Ah ! quel bonheur !

(Il examine les jouets et s'amuse.)

GUÉRIN, gagnant le fond, à lui-même.

Allons... du courage... il le faut... Adieu, Louise, adieu !... Journet... Lucien... pour... pour jamais... mes enfants... soyez heureux... adieu !... adieu !

(Il s'éloigne.)

## ACTE SECOND.

Le théâtre représente une salle à manger élégante. Au fond, une porte ouvrant sur un vestibule. A droite, sur le premier plan, une porte conduisant dans la chambre de Renaud. Au second plan, une porte donnant sur le jardin. A gauche, au premier plan, une cheminée. Au second plan, porte conduisant dans l'intérieur. A droite une table ; à gauche, près de la cheminée, un guéridon. Un grand fauteuil.

### SCÈNE I.

CHARLES, SUZANNE, RENAUD, dans la coulisse.

(Au lever du rideau, il n'y a personne en scène. On entend de violents coups de sonnette dans la chambre de Renaud.)

SUZANNE, en dehors.

Monsieur Charles !... monsieur Charles !..

CHARLES, en dehors.

Suzanne !

(On sonne de nouveau ; Suzanne et Charles paraissent, celui-ci par la gauche, Suzanne par le fond. — Suzanne, à peine habillée, se rajuste à la hâte. — Charles, encore coiffé de son bonnet de nuit, cherche à mettre son habit, et passe son bras droit dans la manche gauche et *vice versa* pendant ce qui suit.)

SUZANNE et CHARLES, ensemble.

Eh ! on y va. (Appelant.) Monsieur Char...

Eh ! Suz...

(Ils se trouvent face à face et poussent un cri.)

SUZANNE.

Ah !

(Elle lui tourne le dos.)

CHARLES.

Oh !

(Même jeu.— On sonne encore.)

SUZANNE.

On y va !.. on y va !

CHARLES.

Suzanne, vous n'entendez donc pas ?

SUZANNE.

Certainement que si... mais je ne puis pas entrer comme ça chez monsieur... Maudites épingles !

CHARLES, qui ne peut pas mettre son habit.

Allons, bon... c'est l'autre manche à présent.

RENAUD, en dehors, d'une voix forte.

Suzanne !

SUZANNE.

Ah ! Dieu... quel ennui !... ce que c'est que d'être réveillée... quand il fait à peine petit jour... et en sursaut !

CHARLES.

N'est-ce pas ?... ça fait un effet.. Mais mon cousin est comme ça quand il ne dort pas : il faut que les autres veillent. (A part.) Et moi qui rêvais de mademoiselle Louise !... me réveiller pour voir... (Il regarde Suzanne.) Il m'arrivera quelque désagrement aujourd'hui... (Prêtant l'oreille.) Chut !... écoutez... Ah ! mon Dieu !

### SCÈNE II.

LES MÊMES, RENAUD..

RENAUD, enveloppé dans une douillette, marchant avec peine, l'air faible et souffrant.

Ah ! enfin... Vous voilà donc !.. c'est heureux, vraiment !

SUZANNE.

Monsieur... nous allions...

CHARLES.

Nous courions...

RENAUD.

Je m'en aperçois... Il y a un quart d'heure que j'appelle... que je sonne... Mais que vous

importe, n'est-ce pas, que je souffre, que j'aie besoin de vous?... cela vous est bien égal?

SUZANNE.

Ah! monsieur, pouvez-vous croire?...

CHARLES.

Ah! mon cousin... ce que vous dites là!...

RENAUD.

Silence!

CHARLES.

Cependant, mon cousin... il faut bien donner le temps de s'éveiller.

RENAUD, brusquement.

S'éveiller... Tu dormais donc?

CHARLES.

Moi... je...

RENAUD, à part.

Il dort... tandis que moi... Il faut en finir... et dès que je verrai Vernier...

CHARLES, timidement.

Hum!... il paraît, cousin, que ça va mieux aujourd'hui?

RENAUD.

Hein?

CHARLES, reculant.

Oui... je dis... ça va beaucoup mieux.

RENAUD.

Tu dis... tu dis... Qu'en sais-tu?...

CHARLES.

Dam!... je croyais...

RENAUD.

Es-tu venu t'informer de ma santé ce matin?

CHARLES.

J'y allais...

SUZANNE.

C'est vrai... donnez-lui donc le temps, aussi... car à la fin...

RENAUD.

C'est bien... Avancez-moi ce tabouret... cela vaudra mieux que de vous faire l'avocat de monsieur.

SUZANNE.

L'avocat de monsieur?... il me semble que ce n'est guère mon habitude... et que si monsieur Charles n'est pas plus souvent à vos côtés, il n'y a pas de ma faute... je lui répète assez qu'il ne devrait jamais vous quitter... Un si bon parent!

CHARLES.

Est-ce que je puis être à-la-fois le clerc de M. Vernier, et le garde-malade de mon cousin Renaud?

SUZANNE.

Il y a temps pour tout; on est clerc le jour et garde-malade la nuit.

CHARLES.

En voilà un régime pour la santé du corps!

SUZANNE.

Bah! bah!

RENAUD, plus doucement.

Suzanne... vous outrez toujours les choses.

SUZANNE.

C'est que vous êtes trop bon. ( A Charles. ) Et vous monsieur Charles, vous êtes un indifférent.

RENAUD.

Suzanne!

SUZANNE.

Un mauvais cœur.

RENAUD.

Suzanne!

SUZANNE.

Un...

RENAUD, brusquement.

Eh! assez... taisez-vous donc!.. Charles a raison... après le travail, le repos... vous êtes trop sévère pour lui.

CHARLES.

Sévère!... c'est-à-dire qu'elle est atroce.

RENAUD.

Voyons... approche... viens donc ici, Charles, et causons.

SUZANNE, à part.

J'en étais sûre... le voilà radouci... il n'y a que ce moyen de le calmer.

CHARLES, à part.

Elle est vexée!... bravo!

RENAUD.

Eh bien!... es-tu content?... commences-tu à connaître la procédure? M. Vernier m'a dit que tu avançais.

CHARLES.

Je crois bien! si je n'avançais pas... en trottant comme je le fais toute la journée... hier encore...

RENAUD, avec intérêt.

Hier...

CHARLES.

Du haut du faubourg Saint-Antoine... au Gros-Cailloü; de là, au haut du faubourg Saint-Martin... de là, au haut du faubourg Saint-Marceau... la clientèle de mon patron est très élevée... elle est toute dans le haut des faubourgs... c'est agréable pour les clerks...

SUZANNE.

Mais alors on prend un fiacre, un cabriolet.

CHARLES.

Oh! non pas...

AIR : Un homme pour faire un tableau.

Dépenser son argent ainsi,  
Pour un clerc ce serait ridicule.

Il trotte fort bien, Dieu merci,  
( Montrant ses jambes. )

Voilà son meilleur véhicule.

Lui s'mettre dans un cabriolet,

Fi donc... loin d'y payer une course,

Le clerc économise, et met  
Le cabriolet dans sa bourse.

RENAUD, à part.

Il ne me parle pas de sa course chez Guérin. Vernier m'avait pourtant assuré. ( Haut. ) Charles.

CHARLES.

Mon cousin.

RENAUD, baissant un peu la voix.

Tu n'as pas été ailleurs?...  
CHARLES, qui n'entend pas bien.

Mon cousin ?

RENAUD, brusquement.

Je te demande si hier tu n'es pas encore allé ailleurs. (Plus bas en regardant si Suzanne ne les écoute pas.) Hein... dans le faubourg Saint-Jacques?..

CHARLES.

Oui... (A part.) Comme il me dit ça !

RENAUD, plus bas et redoublant de précaution.

Chez un M. Journet ?

CHARLES.

Ah! vous savez...

RENAUD.

Ah çà!... veux-tu bien me répondre !

CHARLES.

Oui, mon cousin... oui, c'est vrai.. j'y ai été...

RENAUD.

Très bien...

CHARLES, à part.

Il n'a pas l'air trop fâché... ce serait peut-être le moment...

RENAUD.

Qu'allais-tu faire là ?

CHARLES.

J'allais...

RENAUD.

Y porter de l'argent ?

CHARLES.

Justement... cent écus.

RENAUD, à part.

C'est bien cela... allons, je puis décidément me fier à Vernier. (Haut.) Et après...

CHARLES.

Après... dam... on avait l'air très content... ça a paru lui faire beaucoup de plaisir à cette bonne famille. (A part.) Voici le moment... je le saisis. (Haut.) à cette excellente famille.

RENAUD.

C'est bien...

CHARLES.

Voilà de braves gens... actifs... laborieux...

RENAUD, avec impatience.

C'est bon.

CHARLES.

Ah ! oui... bons et aimables... la demoiselle surtout... et le vieux grand-père donc... M. Guérin... c'est ça un honnête, un digne homme, celui-là... (Renaud fait un geste d'impatience.) Si j'étais riche c'est à des gens comme ça que je voudrais faire du bien.

SUZANNE, à part.

Le maladroit... (Bas à Charles.) Chut !

CHARLES.

Hein ? pas de doute... (Elle lui fait des signes.) Quand vous me ferz des signes... ça ne m'em-

pêchera pas de dire... que c'est terriblement dur pour un brave homme comme lui... l'honneur, la probité même, et qui a travaillé toute sa vie... de s'être vu dépouillé...

RENAUD, se contenant à peine.

Ah !

(Suzanne tire Charles par son habit.)

CHARLES.

Laissez donc tranquille. (Avec chaleur.) Oui, ruiné par un frip... (Renaud se retourne et le regarde avec colère. — Charles intimidé, balbutie.) par un... scé...lé... un misérable.

RENAUD, avec force.

Te tairas-tu !

CHARLES, regardant tour-à-tour Renaud et Suzanne qui lui répète ses signes.

Oui... mon... oui, mon cousin... certainement... je me... mais si vous voyiez la demoiselle...

RENAUD.

Encore !

CHARLES.

Oui... mon cousin. (A part.) Ça n'est pas le moment.

RENAUD, à lui-même.

Voilà donc comme ils me traitent!.. Et moi qui voulais... non, non, rien, rien pour eux. (Appelant.) Charles !

CHARLES.

Cousin.

RENAUD.

Tu vas aller chez M. Vernier; tu lui diras que je desire lui parler... que je l'attends. Va.

CHARLES.

Tout de suite... Ah ! mais... il ne sera pas encore levé.

RENAUD.

Eh bien... il se lèvera.

SUZANNE.

Mais allez donc, monsieur Charles, allez donc !

CHARLES.

C'est bien, je m'en vais... j'obéis.

SUZANNE.

C'est heureux.

CHARLES, à Suzanne.

Pas à vous!... à mon cousin... à mon cousin... tout seul !

(Il fait un geste de mépris à Suzanne et sort précipitamment par le fond.)

## SCÈNE III.

RENAUD, SUZANNE.

RENAUD, à lui-même.

Un misérable... Ah ! je suis un misérable !

SUZANNE, à part.

Le voilà furieux... Ce mal avisé de M. Charles a tout gâté en venant lui faire l'éloge de



Guérin... Il ne sait pas que le seul moyen de le servir est de renchéir sur le mal qu'il en dit.

RENAUD, l'appelant.

Suzanne!

SUZANNE.

Monsieur.

RENAUD.

Eh bien!... vous avez entendu Charles? Je suis un misérable... je les ai dépouillés, volés... voilà ce qu'ils disent à tous... au premier venu... ils m'exposaient à rougir devant...

SUZANNE.

Oui, oui... monsieur, j'ai entendu... et vous m'en voyez encore outrée... mais aussi à quoi bon vous inquiéter toujours de ces gens-là?

RENAUD.

C'est vrai.

SUZANNE.

Que vous importe ce qu'ils disent. Qu'avez-vous à vous reprocher?... parceque ce Guérin vous avait reçu chez lui... où vous êtes resté... quelques années...

RENAUD.

Vingt ans.

SUZANNE.

Plus tard... vous devintes son associé... et parcequ'un jour on vous offrit une entreprise magnifique...

RENAUD.

On s'adressa à moi; mais puisque Guérin était mon associé, j'aurais dû...

SUZANNE.

Bath! bath!.. Au surplus, vous aviez le droit de retirer vos capitaux, vous en avez usé... il n'y a rien à dire... l'arrêt des juges l'a bien prouvé.

RENAUD.

Oui... j'ai eu raison devant les tribunaux... mais que n'a-t-on pas dit? J'étais un ingrat... un monstre! En retirant brusquement mes fonds à mon associé... j'avais jeté le désordre dans ses affaires... j'avais perdu... ruiné Guérin..

SUZANNE, avec intention, appuyant.

Votre bienfaiteur... comme ils l'appelaient.

RENAUD.

Oui... et à compter de ce moment... je n'ai plus en un instant de repos, de bonheur; je suis resté seul... isolé... sans amis... tous les yeux se sont détournés de moi... toutes les mains se sont retirées devant la mienne... personne... plus personne... Oh!... ce Guérin!... ce Guérin... je le hais.

SUZANNE

Et c'est cette haine qui vous tue.

RENAUD.

Tu me plains, toi, du moins... tu ne m'as pas abandonné... tu le hais aussi, cet homme?

SUZANNE.

Oh! certes... plus que vous... Aussi je voudrais vous voir oublier jusqu'à son nom.

RENAUD.

Plût à Dieu!... mais je l'essaie en vain... ou

quand je parviens à éloigner son souvenir... tout-à-coup, une circonstance.... un mot.... jusqu'à ta haine maladroite... Oh! je sais bien que c'est par attachement pour moi et que tu ne me parles que de ses torts... mais ça me rappelle les miens... et puis ces détails sur leur position... le tableau que tu me fais des malheurs de cette famille qui fut si long-temps la mienne... cela me serre le cœur... j'y pense, malgré moi... tout le jour... et surtout durant ces longues nuits d'insomnies.. Et alors, je l'avoue, j'ai la faiblesse de m'apitoyer sur le sort de Guérin et de ses enfants; je voudrais leur faire du bien... mais à leur insu...

SUZANNE.

A la bonne heure donc!

RENAUD, se levant.

Oh!... sois tranquille... j'ai pris mon parti... et puisqu'ils ne cessent pas de m'accuser, de me maudire.... tout est fini.... plus de pitié pour eux... Je vais signifier à Vernier que je ne veux plus entendre parler de secours à ces gens-là... et comme je sens... qu'il est temps de mettre ordre à mes affaires...

SUZANNE.

Ah! que dites-vous?

RENAUD.

Oui, c'est pour cela que je fais appeler...

SUZANNE.

Allons, allons, monsieur... qu'est-ce que c'est donc que de pareilles idées?... Voyons, ne pensez plus à tout cela.

~~~~~

#### SCÈNE IV.

LES MÊMES, CHARLES.

CHARLES, entrant.

Voyons d'abord si... oh!... ils sont encore là... (Bas à la cantonade.) Attendez un peu!..

SUZANNE.

Tenez, le temps est superbe... voici un beau soleil... prenez mon bras, faites quelques tours dans le jardin. — Ah! voici monsieur Charles.

RENAUD.

Eh bien?..

CHARLES.

M. Vernier va venir... il ne voulait pas se lever d'abord; mais quand il a su que c'était pour vous...

RENAUD.

Oui... oui... celui-là m'est resté du moins, et je sais que je puis compter sur son zèle...

SUZANNE, à part.

Et sur son désintéressement.

RENAUD.

Tu me préviendras dès qu'il sera arrivé.

CHARLES.

Oui, oui, mon cousin.

RENAUD, à Suzanne.

Et vous, Suzanne, vous nous laisserez seuls.

SUZANNE, à part, en le conduisant.

Allons... il y tient... M. Vernier l'aura endoctriné hier... je devine ce qu'il veut... mais je suis là.

RENAUD.

Comment ?

SUZANNE.

Rien... rien. Appuyez-vous sur moi... je suis encore solide.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

CHARLES, puis GUÉRIN.

CHARLES.

Solide ! Ah ! je crois bien... ah ! je le crois fort bien !... Les voilà partis, Dieu soit loué !... (Courant au fond.) Venez, entrez... entrez, monsieur Guérin...

GUÉRIN. Il entre en frissonnant.

Brouou !

CHARLES.

Pardon de vous avoir fait attendre ; mais j'avais à rendre compte d'une commission. (Guérin frappe des pieds pour se réchauffer. Charles regarde avec inquiétude du côté du jardin. — A part.) Hum ! s'il fait tant de bruit. (Frappé.) Ah !... (Lui présentant une chaise.) Asseyez-vous donc.

GUÉRIN, continuant de frapper des pieds.

Non... merci... (Il souffle dans ses doigts.) Ah ! le brouillard d'octobre n'est pas chaud.

CHARLES, qui souffle le feu.

C'est ce que je me disais tout-à-l'heure... Eh bien, mettez-vous là, près du feu !...

GUÉRIN.

Du feu ? il y en a ?... oh ! alors... du feu... ça n'est pas de refus... ça me remettra un peu. (Se frottant les mains.) Ah ! que ça fait de bien !... le brouillard avait pénétré... ah ! que ça fait de bien !

CHARLES.

Mais aussi pourquoi sortir à cette heure-là... à votre âge... il me semble que M. Journet aurait pu...

GUÉRIN, s'oublant.

Journet !... mon gendre...

CHARLES.

Dam !

GUÉRIN, se reprenant.

Ah ! oui... il voulait m'accompagner... mais je sais qu'il a des occupations... j'ai refusé. (A part.) Ne lui disons pas que Journet a voulu me... oh ! non... personne ne le saura... jamais !... ça mourra là...

CHARLES.

N'importe... ce n'est pas prudent, il valait mieux attendre.

GUÉRIN, avec force.

Attendre, oh ! non... (se reprenant.) ça n'était pas possible... il s'agit d'une affaire... il faut absolument... alors je suis sorti au petit jour... alors le brouillard est venu... et mes yeux... ah ! dam ! à présent... Enfin je me suis égaré dans toutes ces rues... et je ne savais pas trop... quand vous m'avez rencontré...

CHARLES.

Je ne pouvais pas croire que c'était vous... non, vrai... j'étais là... je vous regardais... je voyais un très vieux monsieur tout morfondu... et grelottant...

GUÉRIN.

Oui, je m'étais assis un instant... le froid m'avait saisi... je ne pouvais plus... oh ! ça fait un mal... et quand je pense qu'il y a en ce moment des malheureux menacés de se voir sans abri... des pères de famille... de pauvres petits enfants... qui bientôt n'auront plus de... Lucien... (Il se lève.) Allons... allons... je suis réchauffé à présent...

(Il s'appuie sur les bras du fauteuil d'une main tremblante et retombe assis.)

CHARLES.

Eh ! non... vous ne pourriez pas encore...

GUÉRIN, faisant de nouveaux efforts.

Si fait... si fait...

CHARLES.

Vous voyez bien que les forces...

GUÉRIN.

Oui, oui, les jambes me manquent un peu.

CHARLES.

Oh ! attendez... (Il va regarder à la fenêtre.) attendez... je vais chercher un biscuit, un verre de vin ; ça vous remettra tout-à-fait.

GUÉRIN.

Moi... non, merci... le temps se passe, et il faut que j'aïlle...

CHARLES.

Mais précisément, vous irez bien plus vite après vous être reconforté.

GUÉRIN.

Au fait... oui, vous avez raison. Eh bien, j'y consens, puisque vous le voulez... mais hâtez-vous.

CHARLES.

C'est l'affaire d'une minute. (Il court regarder à la porte du jardin.) Bon ! ils entrent dans le petit pavillon. (A Guérin.) Je suis à vous.

GUÉRIN.

Surtout que ça ne doit pas vous occasionner le moindre désagrément. Oh Dieu ! mon pauvre ami, j'aimerais mieux...

CHARLES.

Eh non ! eh non !... attendez-moi, je suis à vous.

## SCÈNE VI.

GUÉRIN, seul.

Ce brave jeune homme, il a si bon cœur!... et si j'allais être cause... Je n'aurais pas dû... il ne manquerait plus que ça... je porterais donc malheur à tout le monde, à présent!... Oh! alors il vaudrait mieux en finir tout de suite... En finir! oh! non... je l'ai déjà voulu hier... oui, ma pauvre tête... j'étais déjà sur le bord... mais Dieu m'a retenu... le souvenir de mes enfants m'a arrêté... le monde pourrait croire... il est si injuste, si méchant; il serait capable de leur reprocher ma mort... ce serait une tâche, un déshonneur pour eux... Les déshonorer après les avoir ruinés! bon Dieu! non, non... Pauvres amis! comme ils doivent être inquiets!... C'est égal, je ne retournerai pas près d'eux sans avoir vu Renaud... Renaud!... frapper à la porte de Renaud!... revoir cet homme!... Mon Dieu! il me faudra plus de courage encore que pour mourir... C'est égal, j'irai, et s'il me repousse... eh bien, alors... tout sera dit... je partirai... j'irai mourir ailleurs, et Journet aura quelqu'un de moins à nourrir... les enfants seront mieux... Chers enfants!... Louise... mon pauvre petit Lucien!... il dort encore... il va bientôt s'éveiller; il m'appellera : « Grand-papa! grand-papa Guérin! viens donc me lever. — Du tout, monsieur, il n'est pas encore temps : plus tard; dormez, monsieur. — Ah! bien non. » Et j'aurais été le lever... mais aujourd'hui non : (pleurant.) grand-papa... il n'y en a plus... parti... Et... mon Dieu!

## SCÈNE VII.

GUÉRIN, CHARLES.

CHARLES. Il rentre avec une assiette, du pain, etc.

Là... j'ai été long-temps, parceque je cherchais les biscuits... il n'y en a plus; mais j'ai apporté autre chose. Mettez-vous là.

GUÉRIN.

Qu'est-ce que c'est que tout ça? Oh! non, je ne veux pas... une larme de vin... voilà tout.

CHARLES.

Allez toujours, ne vous inquiétez pas. (Il lui verse à boire.) Goûtez ça, d'abord.

GUÉRIN.

Ah ça!.. et vous?

CHARLES.

Oh! moi, merci, non. (A part.) Le meilleur vin de mon cousin! ça serait indigne de ma part. (A Guérin.) Hein? quel bouquet!

GUÉRIN.

Oui, ça vous... ça me... ah! quel bien-être!

CHARLES.

J'crois bien! le meilleur bordeaux de mon cousin! Et tenez, voilà toujours ce qui m'étonne, c'est que mon cousin puisse être malade en buvant de ce vin-là.

GUÉRIN.

Il est malade! pauvre brave homme! Allons, faites comme moi, à sa santé, ça lui portera bonheur!

CHARLES.

Je veux bien, ce sera mon excuse... Ah! dans le verre de mon cousin. S'il me dit : « Pourquoi, drôle, vous êtes-vous permis de... » je dirai : « Cousin, le motif était bon; le motif était... (il goûte le vin.) — Il est très bon... — c'était pour vous. »

GUÉRIN, présentant son verre pour trinquer.

Allons, allons.

CHARLES.

Voilà!... A la santé de mon cousin Renaud!...

GUÉRIN, s'arrêtant.

Renaud!... votre cousin s'appelle...

CHARLES.

Gabriel Renaud... ancien constructeur... entrepreneur de maçonnerie... Qu'est-ce que vous avez donc?

GUÉRIN.

Nous sommes chez Renaud?

CHARLES.

Mais oui... et nous buvons son vin.

GUÉRIN, repoussant le verre, et s'éloignant de la table. Jamais!

CHARLES.

Mais si...

GUÉRIN.

A la table, au foyer de Renaud!... ah!

CHARLES.

Ah! mon Dieu! est-ce que la tête... Père Guérin?

GUÉRIN.

Laissez-moi!... M'amener ici... sans me prévenir... m'exposer... Laissez-moi... vous m'avez trompé, vous m'avez trahi.

CHARLES.

Vous trahir!... vous, mon futur grand-père!

GUÉRIN.

Laissez-moi!... adieu.

CHARLES.

Et vous croyez que je vous laisserai partir tout seul?... non, non... que dirait mademoiselle Louise!

GUÉRIN.

Louise!...

CHARLES.

Voyons, prenez mon bras... permettez-moi de vous accompagner.

GUÉRIN.

Où cela?

CHARLES.

Dam!... où vous allez... Où allez-vous?

GUÉRIN.

Je vais... je vais...

CHARLES, allant prendre son chapeau.

Eh bien ! allons-y.

GUÉRIN, se calmant.

Au fait... puisque je suis chez lui... et què j'avais résolu... au lieu d'en vouloir à ce jeune homme... (Regardant autour de lui.) Chez Renaud... Ah ! oui, il est riche, lui... et moi... Ah ! s'il voulait pourtant...

CHARLES.

Dites donc, père Guérin, quand vous voudrez, je suis prêt.

GUÉRIN.

Non, bien obligé... laissez-moi ici.

CHARLES.

Vous laisser ici !

GUÉRIN.

Oui, je ne serais pas fâché de réfléchir à ce que je vais lui dire.

CHARLES, à part.

Ça devient inquiétant. (Haut.) Lui dire... à qui ?

GUÉRIN.

A qui?... eh bien ! mais... à Renaud.

CHARLES, avec effroi.

A mon cousin !... vous voulez parler à mon cousin ?..

GUÉRIN.

Oui, je veux lui parler... et nous verrons s'il ose chasser son bienfaiteur.

CHARLES.

Comment ?

GUÉRIN.

Oui, son bienfaiteur...

CHARLES.

Il serait possible !... cet associé dont mademoiselle Louise... Oh ! alors je devine tout... vous voulez...

GUÉRIN.

Laisse-le venir... tu verras.

CHARLES.

Oh ! mais... c'est plus impossible que jamais ; si Suzanne... la gouvernante de mon cousin... qui fait la maîtresse, apprenait seulement que vous avez mis les pieds ici...

SUZANNE, en dehors.

Monsieur Charles !

CHARLES.

C'est elle ! Monsieur Guérin... mon bon, mon cher monsieur Guérin... je vous en prie... venez, partons.

GUÉRIN.

Sans avoir vu?... non, non !

CHARLES.

Mais justement ; encore une fois, si Suzanne vous aperçoit... elle qui ne peut pas vous souffrir... elle s'opposera...

SUZANNE, en dehors.

Monsieur Charles !

CHARLES.

Elle m'appelle... Tenez... faites une chose... retirez-vous par - là... au bout du corridor... vous trouverez une chambre... attendez-moi... et dès que mon cousin sera seul, j'irai vous chercher.

GUÉRIN.

Oh ! non... il faut...

CHARLES.

Mon bon monsieur Guérin... je vous en prie... pour moi... vous allez me compromettre.

GUÉRIN.

Vous compromettre !... oh ! alors... Mais vous viendrez ?

CHARLES.

Oh ! bien sûr.

(Guérin sort par la porte à gauche.)

## SCÈNE VIII.

CHARLES ; SUZANNE, entrant par la droite.

SUZANNE, apercevant Guérin au moment où il sort.

Quelqu'un ! (Elle cherche à voir, mais la porte se ferme.) Comment !... oh ! non, ça n'est pas possible.

(Elle s'avance vers la porte.)

CHARLES, lui barrant le passage.

Où allez-vous donc ?

SUZANNE.

Je vais... je vais voir la personne... (apercevant le déjeuner.) avec qui vous déjeûniez ici.

(Elle lui montre la table.)

CHARLES, embarrassé.

Ah ! oui... je... c'est à cause de ça... eh bien, oui, c'est une fantaisie que j'ai eue... et puis quand on a couru à jeûn... je me suis dit : « un doigt de vin... »

SUZANNE.

Vous étiez seul?... vous buviez donc des deux mains ?

(Elle prend et lui montre les deux verres.)

CHARLES.

Plait-il ?

SUZANNE.

Ainsi, vous avez introduit quelqu'un ici... vous savez pourtant que monsieur ne veut voir personne...

CHARLES.

Suzanne, je vous jure...

SUZANNE.

Et qui donc ?

CHARLES.

Suzanne, je vous jure...

SUZANNE.

Allons, allons, convenez-en, le père Guérin a été reçu ici par vous. (Mouvement de Charles.) Oh ! ne niez pas... monsieur Guérin est ici...

CHARLES.

Chut ! pas si haut, donc !

SUZANNE.

C'était lui ! j'en étais sûre... amener M. Guérin ici... sans me prévenir, comme ça tout-à-coup... lorsque votre cousin est malade... au risque de lui occasionner une révolution... dam ! un homme si violent... mais vous voulez donc le tuer ?

CHARLES.

Moi ! comment... elle va dire que je veux tuer mon cousin, à présent !

SUZANNE.

Silence... s'il nous entendait... voyons, monsieur Charles, vous vous intéressez donc bien à M. Guérin ?

CHARLES.

Est-ce qu'il n'est pas le grand-père de mademoiselle Louise ? est-ce qu'il ne va pas devenir le mien ?

SUZANNE.

Oui ! touchez là, je suis des vôtres.

(Elle lui tend la main.)

CHARLES.

Bah ! comment ! Suzanne !

SUZANNE.

Eh ! Suzanne a la parole plus méchante que le cœur... Il le fallait bien avec mon maître que le chagrin a tant irrité contre la famille Guérin... et que l'abandon a rendu si soupçonneux...

CHARLES.

Ah ! Suzanne !

SUZANNE.

Sans ma feinte colère contre ces braves gens que vous aimez, ils auraient été oubliés, abandonnés par votre cousin.

CHARLES.

Ah ! Suzanne ! je suis muet... pétrifié ! et moi qui vous détestais !..

SUZANNE.

Vraiment ?

CHARLES.

Oh ! mais là... de tout mon cœur ! Suzanne, voulez-vous me permettre ?..

(Il s'avance pour l'embrasser.)

SUZANNE, avec effusion.

Comment donc, monsieur Charles...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, VERNIER.

VERNIER, paraissant au fond.

Oh ! tiens... eh bien ! voilà du nouveau.

(Il se met à l'écart.)

SUZANNE, à Charles.

Et maintenant, quand vous m'entendrez crier contre vous, ou déchirer ce bon vieux Guérin, dites : « Suzanne prend mon cousin par son

faible... elle veut le réconcilier avec lui-même, en faire un homme considéré... un honnête homme... » et elle y réussira malgré lui, s'il le faut.

VERNIER, à part.

Ah ! oui da !

SUZANNE.

Mais je dois user d'adresse et de prudence... car si M. Renaud apprendrait...

CHARLES.

Pendant... pour se voir, se parler... il faudra bien...

SUZANNE.

Sans doute, mais quand je l'aurai préparé... Je vais le rejoindre... Vous, prévenez...

CHARLES.

Oui .. oui... mademoiselle Louise aussi...

AIR des Trois-Dimanches.

Dépêchez-vous,  
Où, hâtons-nous ;  
Sans plus attendre  
Il faut nous rendre  
Vite près d'eux,  
Et de nos vœux

Aller leur faire part tous deux.

SCÈNE X.

VERNIER, seul.

C'est ça... allez, allez!... Qu'est-ce que j'ai entendu là, bon Dieu ! et moi qui croyais que cette Suzanne détestait la famille Guérin... pas du tout : je la soupçonnais de chercher aussi à tirer sa part de la succession... pas du tout... Elle nous trompait... j'étais sa dupe!... (Cherchant à se calmer.) Allons, allons... tâchons de nous remettre... un peu de sang-froid... j'avais si bien arrangé tout cela ; au moyen de petits secours, que j'engageais Renaud à faire remettre aux Guérin... ses scrupules s'apaisaient peu à peu... je l'avais amené tout doucement à me proposer... (Prêtant l'oreille.) Hein ! oui... c'est lui... et Suzanne ; elle lui parle avec feu... eh ! mon Dieu... il a l'air attendri... ah ! Suzanne, si je te... Les voici... hum... (Il s'avance et salue.) Mon cher Renaud... ma belle Suzanne...

SCÈNE XI.

VERNIER, RENAUD, SUZANNE.

RENAUD.

Ah ! c'est vous, Vernier ? je vous attendais... j'ai à vous entretenir au sujet de ma grande affaire... Avez-vous été consulter ?

VERNIER.

Avec le soin et l'empressement que je mets à tout ce qui vous concerne... Mais avant de vous expliquer...

(Il montre Suzanne.)

RENAUD.

Je comprends... Suzanne, laissez-nous.

SUZANNE.

Je vais préparer votre déjeuner.

RENAUD.

C'est cela...

SUZANNE, en sortant.

Prévenons aussi M. Charles qu'il faut encore attendre.

VERNIER, avec douceur.

Mademoiselle Suzanne...

SUZANNE.

Je m'en vais. (A part.) J'aurais pourtant bien voulu savoir ce que ce sounois de Vernier...

VERNIER, allant à Suzanne.

Ma chère Suzanne... votre maître desiré...

(Suzanne lui ferme la porte au nez.)

VERNIER, à part.

Bien, bien... nous mettrons ça avec le reste, et tu me paieras le tout ensemble... avec les intérêts, bien entendu...

## SCÈNE XII.

RENAUD, VERNIER.

RENAUD, à lui-même, pensif.

Ce que Suzanne vient de me dire de la misère de Guérin...

VERNIER, s'approchant, vivement.

Plâit-il ?

RENAUD.

Comment ?

VERNIER.

Il me semblait que vous parliez de M. Guérin...

RENAUD.

En effet... j'apprends par Suzanne, qui ne manque jamais de se réjouir du mal qui arrive à cette famille...

VERNIER, avec ironie.

Oui... oui...

RENAUD.

Hein ?

VERNIER.

Je dis : oui... oui... j'ai remarqué cela aussi.

RENAUD.

J'apprends, dis-je, que Guérin est fort malheureux.

VERNIER.

Oh ! fort malheureux... non... grace au petit secours que je lui ai remis hier.

RENAUD.

C'est juste... j'avais oublié... oui... et je vous en remercie.

VERNIER.

Allons donc...

RENAUD.

Vous êtes un brave homme, Vernier, vous avez un bon cœur.

VERNIER.

Ça... j'en conviens... malheureusement... je n'ai guère que ça... si j'étais plus riche...

RENAUD.

Cela viendra. Vous avez transmis fidèlement mes instructions au notaire?... ma fortune sera divisée en trois parts.

VERNIER.

En trois... Ah !... oui... Charles !

RENAUD.

Vous...

VERNIER.

Et Suzanne!... ainsi il y en aura toujours une pour elle!... ça me fait bien plaisir pour Guérin. Elle aussi ne l'oublierai pas.

RENAUD.

Suzanne !.. Vous savez bien qu'elle le hait.

VERNIER, avec ironie.

Oui... oui...

RENAUD.

Comment?...

VERNIER.

Je ne dis pas... le fait est que j'y aurais été pris comme vous.

RENAUD.

Que voulez-vous dire ?

VERNIER.

Eh bien!... on vous trompe ici... on vous trahit... on vous tend des embûches...

RENAUD.

Qui donc ?

VERNIER.

Tout le monde... oui... sans aucune exception, (se reprenant vivement.) excepté moi... Un complot entre Guérin, sa famille... Charles et votre gouvernante.

RENAUD.

Suzanne!... allons donc!

VERNIER.

Puisque je les ai surpris là...

RENAUD.

Qui?... Guérin... Guérin ici ?

VERNIER.

Je n'affirmerai pas positivement qu'il y était aujourd'hui, mais...

RENAUD, préoccupé.

Chez moi!... oh!.. cela ne se peut pas!

VERNIER.

Pourquoi donc?... car enfin pour se concerter avec Suzanne et Charles.

RENAUD.

Charles! en effet... ce matin il m'a parlé de Guérin.

VERNIER, avec effroi.

Il vous en a parlé aussi!.. Là!.. vous voyez... ils ont parfaitement combiné leur plan pour vous amener à ce qu'ils appellent une restitution... Suzanne prétend qu'elle y parviendra... en continuant de se montrer l'ennemie des Guérin; car elle vous force à lui faire du bien par esprit de contradiction... (Mouvement de

Renaud.) Elle vous mène comme un enfant... et vous contraindra à restituer, par ce moyen, ce que vous avez... (mouvement prononcé de Renaud.) je n'oserai jamais répéter ce mot-là...

RENAUD.

Elle a dit ?..

VERNIER.

Qu'elle ferait de vous un honnête homme malgré vous.

RENAUD.

Mais que suis-je donc à leurs yeux ?.. un...

VERNIER.

Ne dites pas... ça me fait un mal !..

RENAUD.

Quoi ! dans ma maison !... sous mon toit !... on m'accuse !.. on me flétrit !.. Et Charles était là !.. il ne lui a pas imposé silence ?

VERNIER.

Charles ? il lui a serré la main... et voilà !... Vous avez absolument voulu savoir...

RENAUD, lui serrant la main.

Merci. (Il appelle.) Suzanne !

VERNIER.

Qu'allez-vous faire ?

RENAUD.

Je vais... ou plutôt non... je sens que la colère... Allez vous-même trouver Charles et Suzanne... dites-leur de sortir, et que je leur défends... entendez-vous ? que je leur défends de jamais reparaitre devant moi.

VERNIER.

Eh quoi !..

RENAUD.

Allez... Ah ! quant à l'acte... que le modèle en soit refait... et, puisqu'il ne reste plus que vous au monde... Eh bien ! tout pour vous ! (mouvement de Vernier.) je vous donne tout.

VERNIER.

A moi !

RENAUD.

Si vous refusez... j'en chercherai un autre.

VERNIER, courant prendre son chapeau.

Je ne voudrais pas vous donner cette peine-là.

RENAUD.

Courez donc... il faut en finir... allez...

VERNIER.

Ainsi vous voulez ?..

RENAUD, avec emportement.

Encore une fois...

VERNIER.

J'obéis.

(Il sort précipitamment.)

### SCÈNE XIII.

RENAUD, puis GUÉRIN.

RENAUD.

Ah ! à qui me fier désormais !..

GUÉRIN, à lui-même.

Ce jeune homme avait promis de venir me chercher... (Apercevant Renaud.) Ah !... (L'examinant.) Oui... c'est lui... (Avec compassion.) Voilà donc celui que j'ai tant aimé autrefois, et qui m'appelait son père !..

RENAUD.

C'en est fait !.. plus d'amis !.. plus de famille !.. personne !.. Ah ! malheureux !

GUÉRIN, avec attendrissement.

Ah !.. malgré moi... je sens là... en le voyant...

RENAUD.

Charles, Suzanne... ils m'ont aussi abandonné ! (avec amertume et colère.) pour Guérin...

GUÉRIN.

Que dit-il !

RENAUD.

Oh ! j'ai bien fait de les chasser.

GUÉRIN.

Les chasser... Quoi !... il les a... parcequ'ils avaient eu pitié du pauvre vieillard !.. Et moi qui le plaignais... Ah ! c'est indigne !

RENAUD.

Seul ! vivre seul ! mourir seul !.. Ah ! ce Guérin ! Qui donc me vengera de cet homme ?

GUÉRIN, qui s'est approché de lui.

Qui ? toi, Renaud... si tu le veux.

RENAUD, se renversant à demi sur son fauteuil, et regardant Guérin avec effroi.

Guérin !

GUÉRIN.

Oui... moi... Eh bien ! que crains-tu ?.. Nous sommes seuls... tu voulais te venger... me voilà... venge-toi.

RENAUD.

Que me voulez-vous ?

GUÉRIN.

Je venais pour te le dire ; mais je vois que ce serait inutile... ne viens-tu pas de chasser ton seul parent... ta domestique fidèle ?

RENAUD.

Oui, parcequ'ils me trompaient.

GUÉRIN.

Eux ! non...

RENAUD.

Venez-vous les défendre et les excuser, vous qu'ils ont introduit ici malgré moi... malgré ma défense... vous, leur complice ?

GUÉRIN.

Ah !

RENAUD.

Oui, car ils savaient que vous étiez mon ennemi... (mouvement de Guérin.) et ils m'ont trompé pour vous... la cause de mes chagrins, de mes tourments...

GUÉRIN.

Écoute-moi...

RENAUD.

Encore une fois, que me voulez-vous ?.. ne

voyez-vous pas qu'en ce moment votre présence ?..

GUÉRIN.

Ma présence t'importune, n'est-ce pas ? la présence du vieux Guérin, de celui que tu as si durement abandonné... trahi.

RENAUD.

Monsieur !

GUÉRIN.

Oh ! tu m'écouteras !... Le ciel m'est témoin que je venais à toi avec des paroles de paix sur le lèvres et le pardon dans le cœur. Si tu m'avais serré la main... je t'aurais... peut-être... cependant tu m'as trompé, Renaud... tu m'as ruiné !... aujourd'hui je n'ai plus rien... eh bien ! j'aurais tout oublié si tu m'avais écouté ; je n'aurais voulu me rappeler que le temps où je t'aimais parceque je te croyais bon..... honnête...

RENAUD, se levant.

Encore ! eh ! n'ai-je donc rien à oublier, moi ?.. Comptez-vous pour rien dix années pendant lesquelles j'ai été en butte à la calomnie... aux soupçons... aux bruits les plus déshonorants !..

GUÉRIN.

Tu oserais m'accuser ?..

RENAUD.

Eh ! enfin, qu'exigez-vous ?... dites... Vous le voyez, ces débats... je ne pourrais... plus long-temps... (Il cherche à gagner la porte de sa chambre.) Que vous faut-il ? de l'argent... de cet argent que vous m'enviez ?

GUÉRIN, indigné.

Ah ! malheureux !

RENAUD.

Vous en aurez... je vais à l'instant...

GUÉRIN.

Je n'en veux pas... arrête !

(Il cherche à le retenir.)

RENAUD.

Laissez-moi !

GUÉRIN.

Je n'en veux pas, te dis-je... de l'argent... jeté ainsi... à moi... comme à un mendiant !

ENSEMBLE.

Air d'un fragment de la Juive.

RENAUD.

Ah ! votre présence  
Et m'irrite et m'offense ;  
Il faut donc en finir,  
Et de ces lieux sortir.  
Je respecte ton âge,  
Mais après cet outrage,  
Plus de pitié pour toi :  
Je le veux, laisse-moi.

GUÉRIN.

A moi cette offense !  
Mais du ciel la vengeance  
Saura bien te punir,  
Le ciel va te punir !

Sans respect pour mon âge,  
Il m'insulte, m'outrage ;  
Cœur ingrat et sans foi,  
Je ne veux rien de toi !

(Renaud rentre dans sa chambre.)

## SCÈNE XIV.

GUÉRIN, seul.

Non, non... je n'en veux pas... je ne veux rien de toi... ton argent, misérable ! ton argent ! garde-le, je m'en passerai... eux aussi... ah ! plutôt mendier... oui, mendier de porte en porte ! je dirai : « C'est pour mes enfants ! » et l'on aura pitié de nous, entends-tu ?

## SCÈNE XV.

GUÉRIN, SUZANNE.

SUZANNE, entrant avec précaution.

Voyons, maintenant. (Elle aperçoit Guérin.)  
Ciel ! monsieur Guérin ici !

GUÉRIN.

Oui, c'est moi, c'est moi...

SUZANNE.

Ah ! si mon maître...

GUÉRIN.

Il m'a vu... je l'ai vu, le malheureux !.. Adieu, Renaud, adieu... je te laisse à tes remords.

SUZANNE, qui écoute à la porte de Renaud, à Guérin.

Que s'est-il donc passé ? (On entend du bruit au dehors.) Ce bruit... (Elle court au fond.) Made-moiselle Louise !

GUÉRIN, tressaillant.

Louise !

(Louise entre, pousse un cri et court à Guérin.)

SUZANNE.

Chut !... plus bas... grand Dieu !... si monsieur...

(Elle se précipite dans la chambre et ferme la porte.)

## SCÈNE XVI.

LOUISE, GUÉRIN.

GUÉRIN, embrassant Louise.

Louise !

LOUISE.

Grand-père !..

GUÉRIN.

C'est toi... ma Louise... ma fille...

LOUISE.

Ah ! grand-père... quel mal vous nous avez fait !.. Nous quitter... vous enfuir... quelle nuit ! mon Dieu... et que d'inquiétudes... sans M. Charles qui vient d'accourir... et de m'ap-prendre...

GUÉRIN.

Oui... oui... mais Journet... et Lucien... où acien ?..





toi ; tu te diras : « Sans lui, je mourais de froid  
« et de misère...

RENAUD, s'avançant peu à peu.

Oui... de froid et de misère.

GUÉRIN.

« Il m'a recueilli...

RENAUD.

Oui, oui.

GUÉRIN.

« Il me servit de père... et je dois l'aimer com-  
« me un père, ou craindre la justice du ciel ; car  
« Dieu punit les mauvais fils. »

RENAUD, tombant aux genoux de Guérin.

Ah ! Guérin !

GUÉRIN, tressaillant.

Guérin !... qui m'appelle ?

RENAUD.

Moi, moi, Renaud.

GUÉRIN.

Renaud !

( Il se remet peu à peu. )

RENAUD.

Oui, Renaud... qui embrasse vos genoux...  
qui vous supplie de lui pardonner.

GUÉRIN, revenant à lui.

Renaud !... attendez donc... il y a si long-  
temps... Renaud... ah !

( Mouvement pour se lever. )

RENAUD.

Grace, mon père !

GUÉRIN.

Ton père !... ( il le regarde. ) tu dis... Oh ! à mes  
genoux ! des larmes ! Oh ! oui, c'est lui !

RENAUD.

Pardon ! oui, j'ai été un ingrat, un...

GUÉRIN, lui fermant la bouche.

Chut ! tais-toi, tais-toi ! que personne ne  
sache... je te pardonne, entends-tu ? Tiens, ma  
main, voici ma main ; lève-toi... lève-toi donc.  
Tu reconnais tes torts ; oublie-les, oublie tout...  
soyons amis comme autrefois.

SUZANNE, avec attendrissement et reconnaissance.

Ah ! monsieur Guérin, que c'est bien ce que  
vous faites là !

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, VERNIER.

VERNIER. Il entre tout essouffé, un papier à la  
main.

Mon cher... ( Voyant que Renaud n'est pas seul. )  
Tiens !... ah ! par exemple !

RENAUD.

Qu'est-ce ? ( Lui prenant le papier. ) Ah ! ce pa-  
pier... ( A Guérin, en le lui montrant. ) Dans une  
heure, j'aurai tout-à-fait réparé ma faute en  
partageant avec vous.

VERNIER.

Plait-il ?

RENAUD.

Nous sommes réconciliés, mon ami ; il m'a  
pardonné.

GUÉRIN.

Ce papier ?...

RENAUD.

C'est un modèle de donation que monsieur  
Vernier avait eu la complaisance de faire pré-  
parer.

GUÉRIN.

Pour moi ?

VERNIER.

Oui, monsieur. ( A part. ) Que le diable... Et  
moi qui ai pris un cabriolet pour arriver plus  
vite !

GUÉRIN, à qui Renaud parlait bas.

Riche... ainsi maintenant... ( Prenant la main  
de Louise. ) Quel bonheur ! je pourrai... Ma  
Louise, Journet... ( Louise tressaille. — Frappé. )  
ah ! malheureux ! ( A Renaud. ) Renaud... Journet,  
mon pauvre Journet...

RENAUD.

Eh bien ?

GUÉRIN.

En prison.

VERNIER.

Arrêté...

RENAUD.

Que dites-vous ? ( A Vernier. ) Vernier, courez  
vous-même...

VERNIER.

Oui, oui, je comprends.

GUÉRIN.

C'est ça... Allons, viens, Louise.

RENAUD.

Demeurez. ( A Vernier. ) Ne perdez pas une  
minute.

( Vernier sort. )

GUÉRIN, serrant la main de Renaud.

Merci. ( Bruit au dehors. — A Louise. ) Écoute.

LOUISE.

C'est M. Charles et Lucien.

LUCIEN, en dehors.

Grand-papa ! grand-papa Guérin !

GUÉRIN.

Ah ! oui, c'est lui ! c'est mon petit Lucien !

## SCÈNE XIX.

LES MÊMES, CHARLES ; LUCIEN, tenant son  
polichinelle.

CHARLES.

Nous voilà ! nous voilà !

GUÉRIN.

Lucien ! ( Il veut courir au-devant de l'enfant ; son  
émotion l'en empêche ; il s'assied et l'appelle en lui tendant  
les bras. ) Lucien !

LUCIEN accourt et saute sur les genoux de Guérin.

Grand-papa, c'est moi.

GUÉRIN, l'embrassant.

Mon pauvre Lucien ! j'ai pourtant cru que je ne le reverrais jamais !

(Il pleure de joie.)

LUCIEN.

Eh bien ! me voilà ; ne pleure donc pas.

GUÉRIN.

Ah ! laisse, laisse, je n'ai plus besoin de me cacher.

LUCIEN, mettant le polichinelle à califourchon sur l'autre genou de Guérin.

Tu vois, il n'est pas cassé.

GUÉRIN, le faisant jouer.

Non, il n'est pas... après ça, il serait cassé, qu'est-ce que ça ferait ? Tu en auras, va, et des régiments, à présent que je suis riche... c'est-à-dire ta sœur et toi... car je veux... (A Renaud.) Renaud, tu mettras tout ça pour les enfants.

RENAUD.

Et vous ?

GUÉRIN.

Oh ! moi... est-ce que j'ai besoin d'argent ? Qu'ils m'aiment, voilà ma fortune... et celle-là ne me manquera jamais... (Les regardant.) n'est-ce pas ?

CHARLES.

Non, grand-papa Guérin !

(Louise et Lucien se jettent à son cou ; il donne la main à Charles.)

ENSEMBLE.

AIR : Bonne espérance (même air qu'au premier acte).

LOUISE, CHARLES.

Ah ! quel moment heureux !  
Plus de misère !

A sa prière,  
Le ciel comble nos vœux.  
Oui, mon bon père,  
Soyons heureux,  
Plus de misère ;  
Quel jour prospère !

GUÉRIN.

Enfants, soyez heureux,  
Plus de misère !  
A ma prière,  
Le ciel comble vos vœux.  
Plus de misère,  
Soyez joyeux.  
Pour votre père  
Quel jour prospère !

RENAUD, SUZANNE.

Ah ! quel moment heureux !  
Plus de misère !  
A sa prière,  
Le ciel comble leurs vœux.  
Oui, pour lui plaire,  
Soyons joyeux.  
Pour ce bon père  
Quel jour prospère !

GUÉRIN, au public.

Je suis riche, et malgré mon or,  
Voyez... je tremble.  
Les biens viennent ensemble,  
J'en veux un autre encor.  
Pour mon fils, pour ma fille  
Montrez-vous généreux,  
Et du pauvre bon vieux  
Adoptez la famille.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Oui, soyons tous heureux, etc.

FIN DU GRAND-PAPA GUÉRIN.